

LES JOURNALISTES



CANCER DE LA CERTITUDE

Les populations croient de moins en moins à ce que racontent les journalistes et les politiciens. Cependant elles continuent à réfléchir en partant de leurs hypothèses et selon leurs systèmes de pensée. C'est alors qu'émerge une confusion paradoxale qui obscurcit leur discernement. On pourrait penser que la plupart des gens supposent que les inégalités des hommes sur terre n'ont pas beaucoup changé depuis des années. On pourrait le penser car tous les chiffres, dont nous surchargent les médias, le confirment. Mais aujourd'hui, les médias ne sont plus indépendants. Ils s'intègrent à des conglomérats d'entreprises transnationales, au service exclusif de ces quelques multimilliardaires qui manipulent le marché mondial. Leur contrôle de l'information leur permet de dicter la propagande des politiques économiquement correctes, publicité d'une servitude volontaire. Pour ces usurpateurs, les chiffres, c'est leur affaire ! Leur raison d'être ! Leurs ordinateurs en sont pleins, ils les tripotent sans cesse pour accomplir leur pillage sans limite des populations et de la planète entière. On appelle ça de la communication globale, de la mondialisation...et ça fait contemporain !

Lukas Stella

La barbarie économique impose sa tyrannie. Le calcul probabiliste est devenu son arme préférée. On représente ce que l'on nomme réalité par des chiffres, et l'on oublie qu'on se l'était seulement représentée. Sur cette projection mathématique est effectué un transfert sémantique. Alors la réalité prend chiffre, ou plutôt les chiffres deviennent transparents, ils sont la réalité vraie. Objectivement on ne discute pas ! Tout est mathématiquement correct. C'est ainsi que les processus successifs de choix et d'abstraction sont complètement occultés, volontairement effacés. La représentation comptabilisée devient vérité unique.

Un chiffre isolé de son contexte riche en informations, n'a plus le même sens. Coupé de son environnement, il prend une autre signification. On peut dire qu'il y a plus de 400 mille étrangers en France, mais si l'on ajoute qu'il y a aussi plus de 2 millions de Français à l'étranger, le sens s'en retrouve changé. Les Nations Unies nous disent¹ que les 20% les plus riches de la planète se partagent 80% des revenus, alors que les 20% les plus pauvres n'en perçoivent que 0,5% ; soit en moyenne, 160 fois moins. Cela peut nous paraître important, mais attention, sous les pourcentages se cache le choix intentionnel des 20% pour effectuer cette comparaison. Dans cette catégorie, délibérément sélectionnée, on fait la moyenne, ce qui permet de niveler les extrêmes. Par cette uniformisation artificielle des éléments qui composent cette tranche arbitraire, ce sont, par exemple, les 1% les plus fortunés que l'on fait disparaître volontairement. Certaines familles ont en revenu l'équivalent monétaire de ce que perçoivent des centaines de milliers de familles démunies². "Dans les années 60 et 70, le nombre de pauvres (définis par la Banque mondiale comme disposant de moins de 1 dollar par jour) s'élevait à quelque 200 millions. Au début des années 90 leur nombre était de 2 milliards³", plus du tiers de l'humanité. Plus de 80% des populations de la planète vivent avec un revenu inférieur à notre Smic. C'est cela qui est scandaleux, et qui nous est soigneusement masqué par une statistique irréfutable.

On ne nous communique pratiquement rien sur les très hauts revenus. Ils ont bel et bien été effacés par dilution, éparpillés et amalgamés dans diverses catégories et ainsi nivelés par les moyennes où ils se noient, quand ils ne sont pas tout simplement cachés. Leur nombre est infime, quelques centaines pour des milliards d'hommes, leurs revenus démesurés et leurs pouvoirs sans entrave. Les études, dans ce domaine, comptabilisent précisément les salariés, mais pas les extrêmes. Pour obtenir des approximations il faut chercher des indices, croiser des données et calculer...

En 1995, les revenus des français inactifs dépassent celui des actifs ; de quelles sortes de revenus s'agit-il ? L'INSEE (Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques) affirme que les revenus représentent la moitié du PIB (Produit Intérieur Brut) en France, alors qu'ils en représentaient 69% en 1982, et continue de diminuer⁴. Mais ce que l'on nous dit pas, c'est qu'ici ne sont considérés que les revenus déclarés, les gains en fuite vers des filiales dans les paradis fiscaux ainsi que la majorité de la spéculation sont complètement occultés en laissant croire que tous les revenus sont pris en compte. Les statistiques font abstraction du contexte. Elles limitent leur comptabilité au terrain sélectionné pour leur investigation, éliminant arbitrairement tout ce qui se situe autour, souvent en étroite interaction. Leurs conclusions sont toujours parcelaires et leurs prétentions mensongères. La confusion est sémantique, la tromperie intentionnelle. La simplification des conclusions permet de faire prendre pour générale, une catégorie parcellaire dont on omet volontairement la description précise. La même confusion est entretenue, à chaque élection, entre les pourcentages sur les suffrages exprimés et la population du pays, sans tenir compte du fait que l'on voterait plutôt contre, que pour un candidat.

Ainsi, après discernement, "la majorité des français" se retrouve finalement, ne représenter qu'une petite minorité. Ainsi, par exemple, aux élections législatives françaises de mai 1997, conviendrait-il d'ajouter aux 12,24 millions d'abstentions, 1,28 million de bulletins blancs et nuls, soit 13,52 millions, chiffre supérieur au total des voix obtenues par les trois principaux partis⁵. Ce qu'il y a de plus étrange c'est qu'il n'y ait que 38,6 millions d'inscrits dans un pays qui compte près de 60 millions d'habitants. Ajoutons les 13 millions de jeunes de moins de 18 ans et environ 500 mille étrangers ; ça nous fait 52 millions. Il manque

8 millions de personnes ! Comment élimine-t-on autant de déclassés, d'exclus ou tout simplement de non-inscrits pourtant nettement plus nombreux que les voix obtenues par le premier parti de France qui est devenu la nouvelle majorité, avec, finalement que 12,66 % de ces 46,6 millions d'inscrits et d'inscritibles.

On retrouve la même manipulation sur les chiffres du chômage. Sa définition varie selon ce que l'on souhaite confirmer par les nombres. Le gouvernement ne compte pas comme le Bureau International du Travail (BIT), ce qui lui permet de diminuer à sa guise le nombre des chômeurs en France. Au sens du BIT, est chômeur "toute personne qui n'ayant pas travaillé, ne serait-ce qu'une heure au cours de la semaine précédente, est disponible dans les 15 jours pour prendre un emploi, et en recherche activement"; ce qui est déjà énormément restrictif.

En ne retenant pas le critère de l'activité réduite de plus de 78 heures, on arrive à 4 millions⁴. Si l'on y ajoute les chômeurs en formation ou en reconversion, les Contrats Emploi Solidarité, on obtient un total de 5,4 millions, soit 22% des actifs. Si l'on ajoute les précaires, les intérimaires et les "temps partiel" subis faute de mieux, on arrive à 7,5 millions de personnes, soit 30% de la population active. Un rapport du Commissariat général au plan d'octobre 1997, concluait qu'il y avait 6,7 millions de personnes sans emploi ou sous employées en France. Nous sommes très loin des 3 millions de l'Assedic. Mais retournons le problème et recalculons : 25 millions d'actifs, plus 8 millions de retraités, plus 13 millions de jeunes de moins de 18 ans, cela donne un total de 46 millions sur une population française de 60 millions. Faisons la soustraction, il reste 14 millions de personnes, en âge de travailler mais sans travail, sur 39 millions (14+25) en âge d'être actif, cela fait près de 36% de chômeurs en France (plus d'une personne sur trois). Parmi ces sans emploi, combien, n'étant pas comptés comme chômeurs par les statistiques du spectacle, souhaiteraient travailler ?... Y aurait-il eu, seulement, une seule étude demandant simplement à toutes les personnes qui ne travaillent pas, si elles seraient demandeuses d'un emploi, même à temps partiel ?...

On nous dit que 10% accaparent 55% de la fortune nationale, dont un dixième raffe la moitié, alors que 50% n'en détiennent que 5%², mais on ne nous dit pas ce qu'on entend par fortune nationale, à l'heure des transnationales et des paradis fiscaux. L'INSEE affirme que les 20% les plus pauvres ne disposent que de 6% des revenus des ménages, les 50% les moins aisés de 24% et les 10% les plus riches de 28%. D'abord ce sont les revenus des ménages qui forment la catégorie qui sert de base aux calculs, et non pas les revenus des personnes. Cette catégorisation permet d'éliminer arbitrairement une grande partie de la population qui n'a pas de revenu. Et encore une fois, les gains titanesques tirés de la spéculation boursière ne sont pas pris en compte. Les 120 milliardaires français, répertoriés par la revue Capital, sont effacés sous des moyennes trompeuses.

Les patrons de plus de 10 salariés, soit 0,2% de la population, gagnent en moyenne 200 fois plus que la moyenne des gains des salariés. Mais ce que cachent ces pourcentages est une différence encore plus scandaleuse.

D'abord il conviendrait de multiplier par 1,5 à 2 le revenu des professions indépendantes pour obtenir une approximation satisfaisante⁴. Même les chiffres trichent ! Mais en plus, encore une fois, on ne tient pas compte de ceux qui n'ont aucun revenu. On voudrait nous faire croire qu'ils n'existent pas. Les extrêmes sont gommés, les inégalités intentionnellement noyées dans la confusion. Et pourtant elles s'accroissent en s'accroissant. Alors que les salaires n'augmentent même pas de 2% par an, les revenus de la propriété et des entreprises progressent de plus de 13%, et cet écart s'amplifie. Alors que les impôts indirects augmentent régulièrement, pénalisant surtout les plus démunis, les entreprises bénéficient d'exonération de charges et d'abattements fiscaux en pleine expansion ; 100 milliards de francs de cadeaux fiscaux pour les entreprises et les capitaux en 1994. Les deux tiers des impôts resteraient impayés, sans compter la fuite vertigineuse des bénéfices vers les 55 paradis fiscaux éparpillés sur le globe. Et si après toutes ces manipulations financières, certaines grandes sociétés ou banques

ont encore des dettes, l'Etat les prend en charge, les efface en les transformant en dette publique. Ainsi, ce que ne versent plus les riches, les pauvres le payent, et si ça ne suffit pas on leur enlève la Sécurité Sociale, les allocations et leur retraite.

C'est alors qu'on nous ressort la tarte à la crème de la crise économique. Depuis qu'on nous l'a inventée, la richesse produite en France a plus que doublé. Notre pays produit en Franc courant 2,3 fois plus de richesses qu'en 1981 6, sans tenir compte de la spéculation boursière et des bénéfiques qui se planquent dans les paradis fiscaux."La réalité économique est une réalité économisée, l'univers s'y réduit à la dimension de l'argent7."Examinons quelques chiffres parlants, calculés par recoupement de diverses informations 8. Regardons du côté des revenus les plus faibles en France, de ceux qui en ont, évidemment ! Tout d'abord, il y aurait environ 17 millions de personnes sans revenu, non répertoriées par les statistiques, auxquels s'ajoutent les chômeurs en fin de droit. Les plus bas revenus, 5,4% des actifs soit 1,2 million, gagnent moins de 420 francs par mois. Nous avons ensuite, 13,6% des actifs, ce qui nous fait 3 millions d'individus qui gagnent environ mille francs par mois, soit 6 francs par heure.

De l'autre côté, à l'autre extrême, les milliardaires disparaissent des statistiques dont on nous abreuve; sous les moyennes on peut voir que moins ils sont nombreux, plus leurs gains augmentent rapidement. Evidemment, il s'agit ici des bénéfiques déclarés, ne tenant pas compte des gigantesques transferts dans les paradis fiscaux, ni des très importants revenus spéculatifs souvent replacés sur le marché. Aussi les chiffres qui suivent pourraient être multipliés par 2 ou même par 4.

En France, moins d'une personne sur 100 mille, soit 500 environ, ont des revenus supérieurs à 1 million de francs par mois, soit 6 mille francs par heure. 1 personne sur 1 million, soit une soixantaine, gagne 60 millions de francs par mois, ce qui fait 355 mille francs par heure. Les 19 faisant partie des 200 plus grandes fortunes du monde, ont des revenus d'environ 200 millions de francs par mois et par individu, soit 1,2 million par heure. Il y aurait 5 personnes en France qui gagneraient, chacune, plus de 600 millions de francs par mois, soit 3,5 millions par heure. Une personne, à elle seule, gagne plus que l'ensemble des 2 millions d'individus à revenus faibles, soit des gains de plus de 1 milliard de francs par mois, 6 millions par heure, 1 600 francs par seconde.

Ce calcul approximatif révèle des résultats qui, même avec une marge d'erreur de quelques pour-cent, n'en demeurent pas moins époustouflants et surtout révoltants quand on pense que ces salauds de riches accaparent leurs fortunes démesurées sur le dos des populations en leur faisant la morale, se plaignant de leurs difficultés en cette période de crise, imposant de partout de nouvelles restrictions et toujours plus de sacrifices pour la majorité des pauvres. L'accroissement de leurs gigantesques fortunes est proportionnel au développement de la misère des populations et de la destruction irréversible de la planète. Leur pillage barbare n'a pas de limite et s'accélère à une vitesse vertigineuse grâce aux nouvelles technologies informatiques qui leur permettent des spéculations mondiales à la seconde, jouant les dettes des Etats et les bas de laine des petits épargnants sur un coup de dé, dans le méga-casino du marché mondial.

Le montant des transactions financières est plus de 50 fois supérieur à celui des transactions de biens et de services 2, ce qui remet en question tout ce qu'on nous dit sur la répartition des richesses. Le rendement de ces sommes astronomiques sur les marchés de la spéculation est en moyenne supérieur à 15% par an. Il est courant qu'il dépasse les 30%, comme s'en vante Monsieur Soros lorsqu'il a fait une mauvaise année. La fortune des 500 français les plus riches a progressé de plus de 28% en 1996 8. Cela veut dire que les sommes investies sont multipliées par 2 en 3 ans, par 10 en 9 ans, par 100 en 18 ans et par 1 000 en 26 ans.

Si ces fortunes famineuses se multiplient très vite pour être remises en jeu en permanence sur le marché, elles prennent source dans le capital et dans l'Etat. Au premier niveau se situe l'exploitation du travail des populations par les entreprises de production et de commercialisation des marchandises ; usurpation de l'activité des travailleurs comme profit parasitaire de leur survie. Ces marchandises, camelotes

éphémères, sont en perpétuel renouvellement. Dans ce mouvement permanent de développement uniforme, de fluidité et flexibilité de la production, d'automatisation et de flux tendus, de diffusion des usines et concentration de la gestion et du capital, sont tirés à tous les niveaux des bénéfiques en partie replacés dans les fluctuations du marché. C'est ici qu'intervient le commerce des capitaux, jeu de spéculation sur l'offre et la demande dans les variations temporelles des cours. L'argent devient une marchandise abstraite, des colonnes de chiffres affichées par ordinateurs. Ensuite, à un niveau au dessus, ce sont tous les capitaux marchands d'un pays, constituant une masse monétaire, qui servent de spéculation mondiale en jouant sur les cours des diverses monnaies. C'est le marché des changes qui représentait un volume de 374 000 milliards de dollars en 1995, dont plus de la moitié est utilisée par des américains 9. Et ce n'est pas tout ! Ces marchés financiers eux-mêmes sont dépendants d'un nouveau marché, créé dans les années 70 et dont le montant ne cesse d'enfler. A ce niveau entre le jeu sur le jeu financier, considéré comme une simple marchandise. C'est le marché du risque, paris sur les variations dues aux spéculations, le marché des dérivés financiers, où l'on mise sur la probabilité que certains indices ne sortiront pas d'une bande de fluctuation déterminée. Ici l'économie n'est plus que programmes informatiques.

Les marchés dérivés constituaient en 95, un volume de 57 000 milliards de dollars 9. Aujourd'hui ce sont les fonds de pension qui ont la cote. Constitués de l'épargne du peuple, ils sont directement utilisés par les marchés financiers dont ils représentent près du tiers des transactions 2. Ces fonds sont placés sous forme de titres de dette publique et d'obligations émises par l'Etat. Ainsi une partie des salaires est captée par quelques puissances financières par l'intermédiaire des banques et des impôts directs et indirects. L'Etat effectue de la sorte un transfert permanent de plus de 20% de son budget sur les marchés financiers. Plus de 40% de ces fonds en France sont détenus par des étrangers et joués au jour le jour sur le marché mondial. C'est ainsi que les dettes de l'Etat, donc l'argent des citoyens, sont utilisées par quelques gros financiers pour leurs profits personnels.

Le coût des intérêts de cette dette est supérieur au taux de croissance de l'économie ; elle n'a donc pas fini de gonfler ! C'est toute la population qui est ainsi librement vampirisée par l'intermédiaire de ces dettes sans fin. Ce pillage des Etats par de puissants groupes financiers leur donne, en plus des gains monstrueux, le droit de dicter aux politiciens qui gèrent la dette, la politique économiquement correcte à suivre. "Le totalitarisme économique n'a plus besoin d'hommes politiques ni d'idéologies. Il lui suffit de fonctionnaires qui gèrent mondialement la dette publique et la faillite des Etats nationaux7." Les quelques centaines de multimilliardaires, à qui profite pleinement l'économie, imposent ainsi leur dictature tyrannique sur toute la planète. L'Accord Multilatéral sur l'Investissement est le parachèvement de leur prise totale du pouvoir. Ils sont sur le point de l'imposer secrètement au monde. La démocratie n'est plus qu'un spectacle creux, utilisée pour faire pression sur la populace, la maintenir dans une servitude volontaire et développer les plus juteux profits jamais atteints par ce groupuscule parasite.

L'expansion de ce pillage repose sur une création illimitée de dettes. Si les Etats Unis ont la dette la plus importante du globe, ce n'est pas pour rien. La dette mondiale de tous les Etats représente plus de 33100 milliards de dollars, alors que le PIB de la planète ne se monte qu'à 25 460 milliards de dollars.

Et en plus elle croît de 6 à 8% par an, soit 4 fois plus que la croissance économique. Sans avoir à baisser les salaires ou bien augmenter le coût de la vie, c'est par l'intermédiaire du pillage des Etats, que les hypers-riches font maintenant déboursier sans entrave les pauvres de tous les pays. Cette source illimitée de profits appauvrit la planète en la détruisant. Ce qui devient aujourd'hui important ce sont les dettes, et les bénéfiques qu'on en tire, pas la production. "Tout cela produit un excédent spécifique: des êtres humains en trop, inutiles au nouvel ordre mondial parce qu'ils ne produisent plus, ne consomment plus et n'empruntent plus aux banques. Bref, ils sont jetables. Chaque jour, les marchés financiers imposent leurs lois aux Etats et aux groupes d'Etats. Ils redistribuent les habitants. Et, à la fin, ils constatent qu'il y a encore

des gens en trop³." Le travail devient parasitaire, et l'économie rejette les humains qu'elle n'exploite pas et qui l'encombre, comme ses déchets polluants, dans les décharges périphériques.

"L'espace se rétracte à la dimension d'une cotation boursière. Le profit à court terme détermine un point concentrique d'où se règle la distance de notre horizon et celle-ci se raccourcit de jour en jour, tant il s'agit avant tout de rogner sur la longueur des échéances. Nous pénétrons dans le dernier cercle : à produire le vide autour de soi, l'économie est entrée en phase d'implosion lente. Tel est aussi l'état prévisible de ceux qui abandonnent leur existence au soin de s'économiser⁷."

La spéculation rapporte tellement aujourd'hui, qu'elle est devenue, et de loin, la principale source de richesse. Cela s'est accéléré très vite ces dernières années. En 12 ans les gains ont été multipliés par 50. En France elle rapporte plus de 700 milliards de francs par an, et dans le monde, les transactions de change se montent à plus de 1 500 milliards de dollars par jour, les prises de bénéfices se montant à 180 milliards de dollars par jour alors que le commerce international ne représente que 11 milliards et que les encours des réserves de change de toutes les banques centrales de la planète ne se montent qu'à 1200 milliards de dollars². La mafia elle-même, rafle 600 milliards de dollars par an¹⁰, et "serait en passe de prendre le pouvoir¹¹", à moins que les affaires financières des gangsters mafieux ne se confondent aux manipulations guerrières du marché mondial. Si aux marchés des changes on ajoute les marchés dérivés et les fonds de pensions on arrive à un volume exorbitant de plus de 600 000 milliards de dollars, rapportant un bénéfice de plus de 72 000 milliards de dollars en 95, soit environ 5 fois plus que le total de tous les salaires. C'est alors qu'une question se pose si on compare, d'une part la proportion des bénéfices spéculatifs et du PIB au niveau de la France, et d'autre part la proportion au niveau mondial. Les gains spéculatifs français (700 milliards de francs) représenteraient à peine 10% du PIB du pays (7 375 milliards F), alors que sur la planète ils représentent près de 3 fois le PIB mondial. Deux hypothèses sont possibles : soit la majeure partie de la spéculation en France n'est pas comptabilisée, soit elle se réfugie dans les paradis fiscaux et ainsi échappe aux statistiques. Mais alors comment pouvons-nous avoir la certitude qu'au niveau mondial il n'en serait pas de même ? Une grande partie des jeux informatiques sur les places boursières du globe, par ses transferts immatériels et permanents d'une société à l'autre, échappe aux fiscalités ainsi qu'à tout contrôle statistique. Vendant avant même d'avoir acheté, des sommes insoupçonnables circulent virtuellement d'un bout à l'autre du monde en quelques secondes, ramassant au passage des dividendes conséquents. Ce qui est sûr, c'est que l'excessive richesse de quelques centaines de multimilliardaires parasites se cache aux vues de la scandaleuse misère des populations. Les statistiques des spécialistes sont là pour assurer la soumission à l'ordre marchand qui profite pleinement à ces quelques escrocs mégalos.

Certains, comme Monsieur Soros, gagnent plus de 350 milliards de francs par an, soit près d'un milliard de francs par jour. La spéculation rapporterait entre 6 et 10 fois plus que les profits tirés de la production et de la vente de services, et cet écart s'accroît de jour en jour.

La spéculation planétaire n'est pas un excès de l'économie de marché, elle en est son développement normal, libre et totalitaire. Ces triptages financiers parasites, dépendants des programmes très complexes de réseaux informatiques mondiaux, jouent sur les incertitudes des marchés de plus en plus déstabilisés par cette accumulation de complexités à plusieurs niveaux d'interactions. A ce stade, la manipulation du risque crée un risque global qui met en jeu l'équilibre du système. Cela ne gêne pas les milliardaires, le risque est leur jeu quotidien. Plus on crée de dettes, plus on peut en tirer des bénéfices. Les Etats voient leurs déficits enfler dangereusement, ce qui les met à la merci de leurs créditeurs privés, qui eux définissent les politiques à suivre impérativement. La démocratie s'est dissoute dans les représentations spectaculaires du politiquement correct, vidé de tout contrôle populaire.

C'est dans les réseaux enchevêtrés d'influences et d'intérêts, où se côtoient politiques, fonctionnaires et milieux d'affaires, que s'élaborent les décisions ensuite endossées par les Etats. Des Bildebergs à la Trilatérale,

le pouvoir anonyme, secret et arrogant, passe maintenant par Bruxelles, le G7, l'Organisation Mondiale du Commerce, l'Organisation de Coopération et de Développement Économique, Davos, le Club de Paris et par de multiples contacts plus ou moins informels entre gouverneurs de banques centrales et administrateurs de grands groupes financiers et industriels. La compétition c'est la guerre, c'est toujours le peuple qui en prend plein la gueule.

Le marché mondial multiplie ses gains par une spéculation destructrice de production. Cette explosion de bénéfices, jouée sur le court terme, projette irrémédiablement le système marchand vers son implosion dévastatrice. Détruisant ses propres sources productives, l'économie se virtualise en spéculations probabilistes, fuite en avant des calculs accélérés sur plusieurs niveaux de contradictions paradoxales.

"Tous les experts du pouvoir, et tous leurs ordinateurs, sont réunis en permanentes consultations pluridisciplinaires, sinon pour trouver le moyen de guérir la société malade, du moins pour lui garder autant que faire se pourra, et jusqu'en coma dépassé, une apparence de survie... Le plus grand résultat de la décomposition catastrophique de la société de classe, c'est que, pour la première fois dans l'histoire, le vieux problème de savoir si les hommes, dans leur masse, aiment réellement la liberté, se trouve dépassé : car maintenant ils vont être contraints de l'aimer. Il est juste de reconnaître la difficulté et l'immensité des tâches de la révolution qui veut établir une société sans classes. Elle peut aisément commencer partout où des assemblées prolétariennes autonomes, ne reconnaissant en dehors d'elle aucune autorité ou propriété de quiconque, plaçant leur volonté au-dessus de toutes les lois et de toutes les spécialisations, aboliront la séparation des individus, l'économie marchande, l'Etat. Qui peut encore croire à quelque issue moins radicalement réaliste?... Les jours de cette société sont comptés ; ses raisons et ses mérites ont été pesés, et trouvés légers ; ses habitants se sont divisés en deux partis, dont l'un veut qu'elle disparaisse¹²."

Alors que les inégalités n'ont jamais été, de toute l'histoire de l'humanité, aussi excessives, les sciences statistiques viennent au secours de la propagande économique pour parfaire la supercherie. Ce qu'on nous fait passer pour une réalité objectivement exacte, parce qu'elle est scientifiquement chiffrée, s'avère paraître, après expérimentation critique, toujours trompeuse par confusion sémantique et par affirmation sans conteste de ce qui ne représente qu'une approximation probabiliste. Composée de moyennes abstraites, cette objectivation, estimée à partir d'un point de vue arbitrairement sélectionné selon un angle temporel restrictif, est prédéterminée par sa conclusion propagandiste. Ce sont toujours des généralités, prédictions classées des phénomènes susceptibles de se produire, ne représentant que des hypothèses de calcul, qui ne tiennent compte ni de l'histoire dans laquelle elles s'inscrivent, ni du contexte d'interactions permanentes des cas particuliers. Sous les chiffres se cache "l'horreur économique". Les sciences probabilistes ignorent les processus interactifs qui suscitent l'émergence de vie, elles ne se préoccupent que de comptabiliser les choses marchandes classées dans l'ordre économique tel qu'il s'impose. "L'humanité se dissout dans un calcul de probabilité. A l'inverse de la survie, la vie n'est pas mesurable, elle croît mais ne se multiplie pas en se détruisant⁷."

On pourrait croire qu'il n'est pas possible de remettre en question les vérités statistiques des calculs probabilistes sans sombrer dans la démente. On pourrait en effet le croire car les mathématiques paraissent reposer sur des croyances inébranlables. Une croyance n'est jamais crue. C'est un mirage de la vision, car on ne voit jamais ce que l'on ne voit pas. Ce ne sont pas les chiffres qui sont critiquables mais, suite à une opération préconçue, la foi religieuse au résultat. Les conclusions qu'on en tire renforcent toujours le dieu des certitudes certifiées exactes par le Saint Esprit scientifique.

Méfions-nous de nos croyances car ce sont nos propres créations, certitudes fixées au détriment de l'invention permanente de nos connaissances incertaines. Nos représentations figent la mouvance du vivant tel un objet sur une carte, séparées arbitrairement de tout

contexte situationnel. S'il est prudent de ne pas confondre la carte avec le territoire, c'est que sa conception détermine sa représentation. Et si on la confond avec ce qu'elle est sensée représenter, un piège sémantique se referme sans que l'on puisse, de l'intérieur, s'en apercevoir, prisonnier du transfert effectué, projeté ainsi comme la réalité vraie. "Presque tout le monde va, non pas de l'état de fait à la théorie, mais de la théorie à l'état de fait; les gens sont incapables de sortir du filet des concepts admis et ne savent qu'y frétiler de façon bouffonne¹³". Cette conception, qui consiste à prendre les mots pour ce qu'ils désignent, les théories pour des états de faits, est partout admise et la plupart s'y soumettent car c'est l'expression de la soumission, l'acceptation d'un état de choses tel qu'on nous le fait apparaître au travers du spectacle généralisé.

On retrouve ce piège sémantique sous sa forme la plus pure et pourtant opaque, dans les fondements des mathématiques. "Les mathématiques comportent des descriptions (définitions) et des déductions tirées de définitions. Leurs objets n'existent pas. L'exactitude de leurs déductions tient à la justesse de la pensée logique. Lorsqu'on applique les mathématiques, il se produit la même chose que dans les explications sur le moyen et la fin : on commence par arranger et par simplifier le réel, par le falsifier¹⁴." "Ce que j'appelle un piège, la plupart des mathématiciens, ne le voyant que de l'intérieur, le considèrent plutôt comme un paradis intellectuel. Un piège n'est pas vu comme tel pour qui se trouve à l'intérieur. Les erreurs méthodologiques de base consistent essentiellement à ignorer cette question, fondamentale, du point de vue. Les données de départ, établies en fonction d'un point de vue particulier, peuvent à la fois influencer la manière dont nous interprétons une question, et celle dont nous évaluons les réponses que l'on y apporte. Dans certains cas, les données de base sont des croyances ou des affirmations non dites, mais il peut aussi s'agir d'attitudes et habitudes de pensée, comme de phénomènes sociaux et psychologiques. Le processus qui conduit à tomber dans un piège consiste à se laisser tromper par certaines façons d'utiliser le langage qui, en apparence seulement, ont du sens, et aussi, par certains types de raisonnements dont, en apparence seulement, la justesse semble évidente. On aboutit de cette façon à l'enfermement comme résultat de ce fait, qui consiste à prendre des apparences pour des réalités. Dès lors, on prend des suppositions de départ pour des données, et l'idée même de les remettre en question n'est plus accessible. L'important, dans le fait d'accepter une chose telle qu'elle se présente, c'est que l'on considère, non seulement cette chose, mais aussi tout le reste, en fonction de cette acceptation."

"Un scientifique désire posséder un système de pensée ou une vision du monde défendable. Tout système de croyance que l'on peut effectivement défendre, se vérifie lui-même. Il est irréfutable. Pour toute nouvelle croyance ou principe méthodologique, une fois accepté, il est impossible, dans les termes de ce système, de le considérer comme faux. Un système de croyance signifie voir les choses d'une certaine façon, sans jamais avoir conscience que cette façon de voir dépend du point de vue adopté. On considère donc comme allant de soi que tout le monde voit les choses de la même façon; d'où les erreurs d'interprétation des croyances et expériences des autres qui s'ensuivent presque nécessairement, puisque, en fait, tout le monde ne voit pas les choses de cette façon¹⁵."

"Le mathématicien contemporain n'ayant jamais fait l'expérience, ni même imaginé, de sortir de son système et de le regarder de l'extérieur, attribue beaucoup d'importance à ce qu'il voit. Ces visions et jugements de valeur ne sont que des sous-produits des mêmes démarches d'acceptation des choses telles quelles, sur lesquelles la construction du système lui-même repose. Nous devons reconnaître que comprendre le langage mathématique, c'est à dire comprendre ce dont traitent les assertions mathématiques, ne consiste en rien d'autre qu'à comprendre les conventions qui, en fait, régissent l'usage mathématique du langage à cette fin. Nous établissons nous-mêmes ces conventions, qui, avant que nous ne les établissons, n'existent pas¹⁵."

"Ce que l'on voit ou découvre à la fin d'une procédure de vérification, c'est une certaine structure (construite au cours de la procédure) à une forme déterminée qui, en fonction des conventions qui ont été établies, permet à quiconque l'observe de dire A est vrai. Mais c'est seulement

ce que l'on dit, et non pas ce que l'on voit; l'expression A est vrai n'est en quelque sorte que la marque du type de chose que l'on voit à la fin d'une procédure de vérification. On ne le voit que si on construit une preuve; parce que ce que l'on voit fait partie intégrante de la structure que nous construisons en faisant une preuve. Ce qu'on découvre, c'est nécessairement la forme de structure que l'on construit au cours de la procédure de vérification. Le prétendu savoir des mathématiques n'existe en fait pas. L'impression de le posséder n'est qu'une illusion engendrée par des croyances infondées et indistinctes, qui elles-mêmes sont le produit de démarches d'acceptation des choses comme telles, accomplies dans le domaine de l'usage courant du langage. Le mathématicien contemporain n'est certainement pas le seul à croire qu'il existe une vérité indépendante de la connaissance. En ne comprenant pas que leur point de vue détermine la nature de leur propre conception des autres conceptions, les philosophes qu'on appelle réalistes ou objectivistes commettent la même erreur qu'ils reprochent aux autres : celle de ne voir dans les autres êtres sensibles que des projections de leur propre moi¹⁵."

Cette confusion entre connaissance et vérité mène toujours à la construction d'idées totalitaires auxquelles on doit se soumettre jusqu'à une dépendance totale, prisonnier du transfert effectué sur cette projection ainsi construite." Le transfert de projection a pour effet de faire prendre des images pour la réalité, alors qu'elles ne sont qu'idées ou explications. Dans un sens, ces idées ou explications ont une réalité, car ce sont des constructions de l'esprit de l'homme et elles sont significatives de la façon dont cet esprit fonctionne. Elles ne sont pas l'esprit, ni le monde réel. Si on les considère comme des réalités, il est impossible de les dépasser ou même de les analyser, si ce n'est dans leurs propres termes. L'attribution ou non d'une signification aux faits est irrévocablement déterminée par la culture et dépend énormément du contexte dans lequel ce jugement a été porté¹⁶."

Les mathématiques sont l'essence même des sciences restrictives ; sacrées exactes au nom de la réalité objective, séparées de tout contexte situationnel d'où émergent les mouvances du vivant. "Ce que l'on entend par réel se rapporte à des phénomènes actuels et virtuels, ordonnés suivant certaines règles, et non à un au-delà de l'apparaître¹⁷." La conformité de nos représentations à la réalité ne signifie rien d'autre que l'accord du modèle avec l'expérience. "La conception que tout individu a du monde est et reste toujours une construction de son esprit, et on ne peut jamais prouver qu'elle ait une quelconque autre existence¹⁸."

Calqué sur le modèle mathématique, "le monde économique est-il vraiment, comme le veut le discours dominant, un ordre pur et parfait?... Et s'il n'était, en réalité, que la mise en pratique d'une utopie, le néolibéralisme, ainsi convertie en programme politique, mais une utopie qui, avec l'aide de la théorie économique dont elle se réclame, parvient à se penser comme la description du réel? Cette théorie tutélaire est une pure fiction mathématique, fondée, dès l'origine, sur une formidable abstraction... Cela dit, cette théorie originellement désocialisée et déhistorisée a, aujourd'hui plus que jamais, les moyens de se rendre vraie... Au nom de ce programme scientifique de connaissance, converti en programme politique d'action, s'accomplit un immense travail politique qui vise à créer les conditions de réalisation et de fonctionnement de la théorie; un programme de destruction méthodique des collectifs... Le programme néolibéral tend globalement à favoriser la coupure entre l'économie et les réalités sociales, et à construire ainsi, dans la réalité, un système économique conforme à la description théorique, c'est à dire une sorte de machine logique¹⁹."

La propagande des sciences réductionnistes confirme l'exactitude de la soumission à l'ordre des choses tel qu'il est. "Quand l'économie toute puissante est devenue folle, et les temps spectaculaires ne sont rien d'autre, elle a supprimé les dernières traces de l'autonomie scientifique, inséparablement sur le plan méthodologique et sur le plan des conditions pratiques de l'activité des chercheurs. On ne demande plus à la

science de comprendre le monde, ou d'y améliorer quelque chose. On lui demande de justifier instantanément tout ce qui se fait²⁰."

Une expérience scientifique doit pouvoir être reproduite pour prouver son exactitude, afin de confirmer l'objectivité véridique de la théorie qu'elle utilise. "Tous les concepts qui impliquent une régularité dépendent du point de vue particulier que l'on adopte, à savoir ce que l'on considère et quel type de similitude on recherche. Une conscience capable d'assimilation peut construire des régularités et établir un ordre même dans un monde complètement chaotique. Dans quelle mesure cette construction pourra s'effectuer dépend beaucoup plus des buts choisis et des points de départ déjà construits que de ce qui est donné dans une prétendue réalité²¹." Tous ceux qui prétendent détenir la vérité, la seule et unique, sont des dictateurs, esclaves de l'ordre des choses marchandes tel qu'il est, économisant misérablement leurs vies dans l'immobilisme des certitudes de la servitude.

Méfions-nous de nos croyances ! Nous croyons que la réalité existe indépendamment de nous qui l'observons. Ensuite, nous croyons que la réalité peut être découverte et se révèle à nous, nous voulons connaître ses secrets. Nous voulons aussi que ses secrets obéissent à des lois, pour que nous puissions prédire et finalement contrôler la réalité. Nous voulons des certitudes qui justifient notre soumission malheureuse à l'ordre figé des choses marchandes. "L'incertitude de la connaissance est remplacée par la certitude de la croyance²²." La science est crue. Les scientifiques sont maintenant les garants de nos relations au réel. Ces experts au dessus de tout soupçon, sont devenus les nouveaux grands prêtres du spectacle généralisé. Leurs affirmations, abstractions hypothétiques, sont prises pour des paraboles divines. En renonçant à une vie parmi les choses du vécu, le scientifique reste à l'abri de ses propres découvertes. "La science manipule les choses et renonce à les habiter²³." Elle croit les contrôler car elle représente le contrôle généralisé du spectacle.

Les parasites qui accaparent toutes les richesses, sont les spécialistes de la possession des choses. Ils sont eux-mêmes, par là, possession des choses, et doivent lier leur sort au maintien de cette histoire figée, à la permanence de l'immobilité dans l'histoire. Les objets n'existent pas indépendamment de notre conception du monde. C'est nous qui disséquons notre environnement en objets isolés lorsque nous nous imposons un cadre descriptif prédonné. L'objet d'une expérience scientifique ne peut être saisi que par les sens perceptifs d'un observateur vivant dans son environnement. "Percevoir, c'est faire. Si je ne vois pas que je suis aveugle, alors je suis aveugle, mais si je vois que je suis aveugle, alors je vois. L'environnement, tel que nous le percevons, est notre invention²⁴." Chacun perçoit son monde avec ses propres particularités sensibles, qui se sont constituées tout au long de ses expériences personnelles dans le cours de son histoire autonome. Ces particularités déterminent en retour le point de vue perceptif de chacun. "L'intelligence organise le monde en s'organisant elle-même²⁵." La scientificité et la vérité de tous les phénomènes naturels sont des propriétés de celui qui les décrit, non pas de ce qui est décrit. Ainsi la logique du monde est celle de la description du monde. "On ne trouve, dans notre vision du monde scientifique, nulle part la trace de notre ego capable de sentir, percevoir et penser. La raison en est on ne peut plus simple : notre ego est lui-même cette vision du monde¹⁸."

"Une supposition que l'on croit vraie crée la réalité que l'on a supposée au départ ; que la supposition de départ soit vraie ou fausse n'a aucune importance... Ce sont les mesures prises en tant que réaction (supposée) à l'événement prévu qui provoquent elles-mêmes cet événement. Ce que l'on suppose être une réaction (un effet) est en fait une action (une cause). Autrement dit, la solution engendre le problème : la prédiction de l'événement conduit à sa réalisation²⁶."

Le mot n'est pas la chose qu'il décrit, la carte n'est pas le territoire ; s'il y a confusion, un trouble sémantique s'enracine dans l'organisme, réalisant ce qui est pris pour réel, conformément aux croyances aveugles, ainsi renforcées. "Une vérification dans le domaine de la pensée est prise pour une vérification réelle et réussie dans le monde concret. Quelque chose comme un deuxième monde est alors apparu : un monde théorique est

venu s'ajouter au monde observable. Et là commence précisément le dilemme de l'être humain : il est désormais confronté à la coupure de son monde en deux parties, en corps et âme, en matière et esprit²⁶." Le vrai et le faux, la cause et l'effet, la chose et son contraire se renforcent réciproquement excluant tout contexte et tout processus situationnel. Nos perceptions ainsi réduites à cette dualité exclusive permet d'avoir la conviction de posséder une explication vraie et définitive, prétention primitive à la perfection.

Interpréter le monde à partir des buts supposés le constituer et l'expliquer à partir de la notion de force ou d'énergie est devenu la méthode des sciences exactes fondée sur le principe de causalité. Cette interprétation imposée par la science contient la présupposition qu'aucun autre élément n'entre en jeu ; elle exclut l'intervention de toute autre interaction. Telle est la stupide erreur commise par le réductionnisme scientifique qui ne reconnaît pas avoir détruit le système d'interaction qui forme un tout en effectuant ces dissections et séparations arbitraires. La pratique de cette division dit que nous avons accepté la conception schizophrène d'un homme fragmenté, autrement dit l'idée de la séparation du corps et de l'esprit, celui-ci ayant la fonction supérieure d'unité centrale de commande dominant un corps soumis.

"Notre mode de penser causal et unidimensionnel n'est pas capable de trouver une solution. Pour cette raison, nous construisons des vérités et des causes sociales qui s'excluent réciproquement. Et la décision appartient toujours à ce pouvoir aveugle²⁷." Les sciences réductionnistes ne mènent jamais qu'à un obscurantisme autoritaire, servitude volontaire à la dictature des choses préconçues: le vécu économisé. Des convictions, espérances, préjugés et surtout certaines présuppositions inébranlables ont l'étrange capacité de produire réflexivement leur propre preuve et justification. Le point de vue lui-même, dans son cadre situationnel, est une prédiction d'une relation causale qui se vérifie d'elle-même. "Le vrai est le même que le fait²⁸." Factum fait, vient de facere faire : faire quelque chose c'est le rendre vrai. Comme percevoir c'est faire, percevoir crée la vérité. "Si vrai signifie avoir été fabriqué, alors, prouver quelque chose au moyen de sa cause équivaut à la causer²⁸." Un bon mystique voit toujours ses prédictions se réaliser ; un scientifique réductionniste aussi.

La publicité et la propagande noient délibérément notre discernement dans un flot saturé de clichés, d'attitudes, de suppositions, de préjugés ou autres croyances dont la réalisation semble ensuite parfaitement naturelle et logique. Grâce à ce lavage de cerveau, on voit le monde ainsi, donc le monde est ainsi. "Il faut complètement saturer des idées de la propagande la personne que la propagande veut imprégner, sans qu'elle se rende compte à un seul instant qu'elle est saturée²⁹." Ainsi, le point de vue de la soumission à forte dose conditionne les populations qui ne voient pas qu'elles ne voient plus. La dictature économique a développé de partout sa propagande tapageuse : la publicité. Sa cible est le gogo que l'on manipule, arnaque et dépouille facilement afin d'accroître sans cesse les fortunes titanesques des plus gros.

La pub pue la sublimation du monde apparent des choses marchandes, abstraites du monde des vivants. Elle intègre la réclame d'un produit toujours fallacieux dans la propagande, virtuellement magnifiée, d'une situation stéréotypée et contrôlée selon les programmes imagés de l'accumulation sans limite des marchandises. Derrière cette supercherie se cache la destruction de tout ce qui vit et la spéculation dont profitent, sur le dos des populations, un tout petit nombre de parasites sans scrupule. La publicité ressemble maintenant à une communion solennelle à la servitude volontaire, soumission spectaculaire à l'ordre absolu du marché mondial.

L'aliénation serait-elle parfaite ? Notre servitude dépend de notre foi en nos croyances. "La réalité inventée devient réalité réelle seulement si le sujet qui l'invente croit à son invention. Quand l'élément de foi ou de conviction aveugle manque, alors aucun effet ne se produit. Une prédiction que nous savons être seulement une prédiction ne peut plus se vérifier d'elle-même. La possibilité de faire un choix différent et de désobéir existe toujours²⁶."

D'Aristote à Descartes et jusque dans un passé très récent, les constructions scientifiques de la réalité ont été entièrement fondées sur les

conceptions d'un espace à trois dimensions et d'un temps défini par une progression continue et linéaire. On peut affirmer que le modèle de causalité linéaire est à la base des concepts occidentaux de vérité objective, et donc des notions de vrai et de faux. L'idée d'un mouvement linéaire unidirectionnel, allant de la cause à l'effet, et du passé au présent, est étroitement liée à notre conception du temps ; le temps du travail et des vacances, de la production et de la consommation, le temps du passé causant un futur préfabriqué et immobile où disparaît l'instant vécu. Descartes affirma qu'il n'y avait dans le corps rien qui appartint à l'esprit, ni rien dans l'esprit qui appartint au corps. Cette séparation absolue lui permit de réconcilier sa conception mécanique du monde avec sa croyance en Dieu. "Cette séparation s'est profondément ancrée dans l'esprit humain au cours des trois siècles qui suivirent Descartes, et il faudra longtemps avant que l'on puisse la remplacer par une attitude vraiment différente à l'égard de la réalité³⁰."

Newton décrivait le monde comme dépourvu d'esprit, de sens : il ne restait plus que des morceaux de matière se déplaçant dans un système de coordonnées d'espace et de temps absolu. Ensuite, la méthode scientifique développa des procédés d'objectivation de l'observation dans le but d'exclure tout élément humain. Dès le début du XXe siècle, il est devenu évident que le concept classique d'une science finale, prétendant à une description objective du monde, dans lequel il n'y a aucun sujet, renfermait des contradictions. Pour les écarter, la science fut contrainte de prendre en compte un observateur. Les observations ne sont pas absolues mais relatives au point de vue de l'observateur, c'est à dire son système de coordonnées (théorie de la relativité d'Einstein). Les observations influent sur ce qui est observé de telle façon que l'observateur ne peut plus espérer faire de prédictions exactes (principe d'incertitude d'Heisenberg). C'est le temps de l'incompatibilité naissante de la relativité et des probabilités. Coïncées dans une série de paradoxes, les sciences réductionnistes sont réifiées dans leurs présupposées prédictions, qu'elles soient déterminées, relatives ou probables. Nous avons maintenant besoin d'une description situationnelle de celui qui décrit. Pour ne pas être piégé par ces paradoxes, le scientifique devra non seulement tenir compte de lui-même, mais aussi du fait même qu'il décrit cette théorie. "On ne peut pas étudier la vie in vitro ; il faut l'explorer in vivo³¹."

Afin de pouvoir discerner dans leur histoire les contradictions sur lesquelles se construisent les paradoxes des théories probabilistes, il est des plus intéressant de retourner au temps des grandes inventions fondamentales de notre siècle. L'élaboration de la mécanique quantique ne se fit pas en un jour. Elle souleva à plusieurs reprises des questions essentielles qui se révélèrent par des affirmations contradictoires, engendrant de sèches oppositions entre différents groupes de scientifiques. Ces contradictions demeurent toujours mal résolues de nos jours. Il s'agit ici de pièges non sans répercussions tant dans la théorie elle-même que sur ses applications techniques. Actuellement, les vérités probabilistes conditionnent entièrement notre mode de pensée, au point d'effacer tous les autres, construisant ainsi la dernière philosophie, enfin maîtrisée, car elle seule a la bénédiction scientifique des sacro-saintes certitudes mathématiques.

La mécanique quantique repose sur quatre piliers :

- La non-commutativité des matrices exprime que l'ordre dans lequel sont faites les mesures sur une particule peut changer fondamentalement le résultat. Toute opération de mesure d'un système microphysique provoque une altération de ce système.
- Le principe d'incertitude de Heisenberg signifie qu'il est impossible d'attribuer à une particule, à un instant donné, une position et une vitesse déterminées : mieux la position est définie, moins la vitesse est connue, et vice versa. On peut seulement utiliser des concepts mathématiques qui correspondent à ces propriétés, mais avec un certain flou.
- Les ondes de De Broglie et de Schrödinger correspondent à la probabilité de trouver la particule à un endroit donné. La particule est un paquet d'ondes probabilistes, une superposition de mouvements potentiels dans toutes les directions.

Cette fonction d'onde est une équation, une sorte de fiche signalétique et comportementale de l'électron. L'équation de Schrödinger fut l'élément décisif de la théorie quantique.

• Le principe de complémentarité de Bohr : l'aspect corpusculaire et l'aspect ondulatoire sont deux représentations complémentaires d'une seule et même réalité.

La première constatation est que cette nouvelle théorie ressemble au négatif de l'ancienne. La mécanique classique est déterministe ; elle maintient une séparation nette entre le sujet et l'objet (description des propriétés en soi des objets); elle se sert de représentations imagées des phénomènes dans l'espace et dans le temps. La mécanique quantique est au contraire indéterministe, elle requiert un effacement de la frontière entre l'objet et le sujet physique, elle ne traite que d'observables, elle est née de l'impossibilité de représentations imagées spatio-temporelles des phénomènes.

En 1935, Einstein, Podolsky et Rosen eurent l'idée de considérer le cas de deux quantons reliés par un passé commun où ils ont interagis, puis se sont séparés. Il s'en suit que si l'on mesure la vitesse ou bien la position de l'un, on connaît automatiquement celle de l'autre. Pour la physique quantique ces vitesses et ces positions sont indéterminées avant la mesure. Pour Einstein et ses collègues elles existent avant et sont déterminées par des variables cachées que la physique quantique ne prend pas en compte. Si ces variables n'existaient pas il faudrait que les coordonnées détectées sur l'un des deux quantons, se transmettent à l'autre plus rapidement que la lumière, en remontant dans le temps. Par ce premier et étonnant paradoxe, Einstein tente de prouver le caractère incomplet de la mécanique quantique.

Le problème de la mesure a été révélé par le paradoxe du chat de Schrödinger qui mit en relief le rôle primordial de l'observateur. "Nous devons comprendre que nous n'observons jamais un objet sans le modifier ou l'affecter par notre propre activité au cours de l'observation. Une action physique est toujours une interaction, elle est toujours mutuelle³²."

Pour Bohr, seul les ensembles objet et appareil de mesure peuvent être pris en considération et traités mathématiquement. "L'interaction finie entre l'objet et les dispositifs de mesure, entraîne - en raison de l'impossibilité de contrôler la réaction de l'objet sur les appareils de mesure - la nécessité d'une renonciation définitive à l'idée classique de causalité et une révision radicale de notre attitude à l'égard du problème de la réalité." L'objet observé devient une description théorique d'un système abstrait. Mais cela ne satisfait pas Schrödinger : "Le problème de la mesure reste le point le plus délicat, pour ne pas dire le point aveugle de la théorie, celui qui ne peut pas être comblé par de pures mathématiques³³." Pour lui, il est important de bien préciser ce qu'on entend par sujet, dans une action mutuelle entre sujet et l'objet lors d'une mesure quantique ; "rien d'autre que le sujet physique. Un oubli de cette précision nous ferait courir le risque d'un dérapage sémantique subjectiviste dans notre description³⁴." D'après Einstein, le flou quantique est dû à une imperfection du dispositif de mesure. Schrödinger lui répond que "ces mesures sont les seules choses réelles, tandis que tout ce qui va au-delà est métaphysique." Pour pouvoir faire correspondre un phénomène bien défini à une indication fournie par l'appareillage, il est nécessaire de pouvoir décrire le fonctionnement de ce dernier. Or, dans une situation où la nouvelle théorie n'est pas établie, et où elle ne peut même s'établir que sur le fondement des mesurables, la description de l'appareillage ne peut s'appuyer que sur l'ancienne théorie. C'est le paradoxe que souligna Einstein en 1926. Les théories quantiques sont construites sur plusieurs niveaux de représentations ; ainsi la mesure, prise comme un ensemble (objet-mesuré et observateur mesurant), représente l'observation de cet ensemble en s'y confondant. Mais qui observe cette observation pour pouvoir en parler? En mêlant dans la confusion les différents niveaux de communication sur l'observation d'une mesure, se constitue une interprétation paradoxale qui piège la théorie, sans autre solution qu'une reconstruction sur elle-même.

L'interprétation la plus répandue de la physique quantique, celle de Bohr et Heisenberg (Ecole de Copenhague), ne choisit pas de solution aux problèmes posés par les paradoxes, soutenant que le problème n'a pas de sens. Selon cette interprétation, la physique quantique porte

non pas sur la réalité, mais sur la connaissance que nous en avons. Lors d'une mesure nous modifions notre connaissance de la réalité. La physique quantique permet, d'après eux, de représenter correctement les observations. Il est vain et sans signification de chercher à expliquer pourquoi elle marche, il suffit de considérer qu'elle marche et d'appliquer son formalisme. Ici le transfert dans la projection quantique fait prendre les suppositions de départ pour des données qui déterminent l'observation, et c'est ainsi que les mesures confirment nécessairement la forme de structure construite dans la procédure théorique. La réalité n'est plus objective, mais théorique, et la croyance en la véracité du résultat construit tout le processus qui le confirme virtuellement. La vérité objective devient ici, virtuellement théorique ; une observation d'observation, observée par un extraterrestre parachuté avec une carte quantique prêtée par le bon Dieu, afin de bien déchiffrer le territoire...

Une discordance sur des nuances d'importances apparaît. "Les représentations ne sont qu'un soutien mental, un outil de pensée, un médium instrumental... Nous organisons des expériences pour voir si elles confirment nos estimations, donc si les représentations ou les modèles que nous utilisons sont adéquats³²."

Schrödinger oppose à la tentation positiviste quantique, qui consiste à avoir pour unique objet des résultats de mesures, un constructivisme incarné dans l'idée de modèle par des entités construites dont les lois d'un modèle régissent l'évolution. Schrödinger n'a pas accepté l'interprétation probabiliste de la fonction d'onde qui lui paraissait transcendante et idéaliste. Il cherchait plutôt à élaborer une théorie unitaire purement ondulatoire, et la formuler dans un cadre relativiste. C'est ce que développe aujourd'hui, la théorie des cordes, basée sur l'hypothèse de particules filiformes à une seule dimension, où les ondes et la raie sont les harmoniques d'un même phénomène.

Einstein pense que "c'est seulement la théorie qui décide de ce qui peut être observé." Émerge ainsi une réalité théorique dont les prédictions se vérifient d'elles-mêmes. L'objet observé se transforme en une mesure des éléments de définition du modèle, mais pas directement, seulement des quantités qui sont rapportées aux éléments du modèle à travers une règle de correspondance, autrement dit une interprétation théorique abstraite qui confirme le modèle et ainsi détermine l'observation. "Tous les modèles théoriques sont incomplets. Par définition, ce sont des abstractions, et ils omettent donc fatalement certains faits. Les éléments censurés sont aussi importants, si ce n'est plus, que les éléments non censurés, car ce sont ces omissions qui donnent structure et forme au système³⁵."

Le paradoxe qui se révèle dans le formalisme quantique, consiste à prendre les résultats de mesure comme objet de départ, qui ainsi détermine l'observation, constituant le système clos de la mécanique. La réalité statistique ainsi inventée se retrouve prise au piège dans sa conception même, et ne peut prédire que les chiffres de sa propre structure. La mécanique quantique est l'image scientifique de l'économie de marché, elle en est son développement mathématique sous forme statistique. Ses prédictions ne peuvent que confirmer son acceptation formelle de l'ordre des choses marchandes tel que son système le confirme. Les probabilités uniformisent la perception selon un formalisme soumis au système des marchés qui domine toute vie sociale. L'autonomie et le libre arbitre situationnel n'existe pas dans ce monde virtuel où tout est uniforme et ainsi conforme. Tout est marchandise et toute marchandise est statistiquement contrôlée.

La vie se construisant elle-même par émergence dans de multiples processus interactifs, est prise par la mécanique quantique comme une configuration d'éléments identiques et interchangeable. "Dans les corps composés de nombreux atomes, l'individualité provient de la structure de leur assemblage, de la figure ou de la forme, ou encore de l'organisation. Ce qui se présente sans cesse à nous dans nos observations successives, ce sont ces configurations, et non pas des portions individualisées³²." "Considérées séparément, chacune des affirmations ou connaissances n'est qu'une prédiction probabiliste pour laquelle la mention vraie ou fautive ne concerne pas du tout un cas

individuel mais bien ce collectif formé par des milliers de séparations identiques auxquelles on a soumis le système. Nous devons décider que tous les éléments de cet ensemble se trouvent dans la même situation, car le catalogue de prédictions est le même pour chacun d'eux, et nous ne devons pas tenir compte des différences qui ne figurent pas dans ce catalogue. Le collectif est donc constitué d'éléments individuels identiques³⁶." Einstein trouvait cela incomplet : "la mécanique quantique décrit des ensembles de systèmes, elle ne décrit pas un système individuel³⁷." L'uniformisation probabiliste efface définitivement toute interaction coopérative et justifie ainsi l'ordre des choses semblables régi statistiquement par la dictature du marché mondial, occultant toute forme de vie autonome, créatrice de liberté, se développant par elle-même situationnellement.

Considérer le réel comme idéalement séparé du vécu, est maintenant le point de vue de la mécanique statistique. Aux yeux de Schrödinger, la réalité du monde extérieur est une thèse métaphysique. Comme théorie de l'abstraction et de la séparation réductionniste, la mécanique quantique, dernière science du spectacle intégré, a trouvé des applications dont la camisole de force de la mise en opération immédiate limite l'exploration, à l'image de sa structure et de son formalisme désincarné. La bombe atomique fut la première réalisation quantique, tant par sa base théorique que par le paradoxe de mort qu'elle répand sur la planète. L'énergie, source de vie en provenance des étoiles ; la fusion, symbiose coopérative, est transformée quantiquement en énergie de mort : la fission, séparation destructrice. Une autre construction quantique, massacrant l'intelligence auto-créatrice, se réalise dans l'invasion informatique qui régit toute activité ; machine à chiffres qui programme la vie, vidant de son contenu toutes situations, économisant l'émergence du vivant au profit de quelques parasites exterminateurs.

Une des plus monstrueuses applications quantique trouve son épanouissement au sein même du vivant, le transformant ainsi en chose marchande programmée. La génétique se fonde sur l'hypothèse que "l'ADN contient ce qui est nécessaire pour spécifier un être vivant." Ainsi, "on prive ces composants de leurs interrelations avec le reste du réseau. C'est ce réseau d'interactions dans sa totalité qui constitue et spécifie les caractéristiques d'une cellule particulière, et non un de ces composants... L'erreur réside dans la confusion entre la participation essentielle et la responsabilité unique³⁸." "Il est cependant clair que les triplets d'ADN ne sont capables de sélectionner adéquatement un acide aminé dans une protéine que si et seulement si ils baignent dans le métabolisme de la cellule, au milieu de milliers de régulations enzymatiques dans un réseau chimique complexe³⁹." On ne peut pas omettre qu'il y a d'autres systèmes génétiques, complètement obscurcis par la génétique des acides nucléiques, associés aux autres compartiments cellulaires tel que les mitochondries et les membranes.

Cet engouement aveugle envers la génétique trouve actuellement son épanouissement dans le néodarwinisme où l'évolution est tout simplement réduite aux changements génétiques, mesurés uniquement par la valeur probabiliste de l'adaptation. Le point de départ de ces calculs consiste à concevoir les organismes comme des collections de traits indépendants, ne rendant compte des phénomènes observés en ne recourant qu'à l'optimisation de la valeur adaptative, qualifiant tout ce qui est autre comme dépourvu de sens. Les croyances probabilistes néo-darwiniennes sont l'expression évolutionniste de la mécanique quantique.

Le génome est "un réseau hautement interconnecté d'effets réciproques multiples, médiatisés par des répresseurs et des dérépresseurs, des exons et des introns, des gènes sautants et même des protéines structurelles⁴⁰." Les effets d'un gène sont toujours entrelacés avec une foule d'autres gènes dans un milieu hétérogène qui varie au cours du temps. Ces effets multiples sont difficilement différenciables et "n'augmentent pas nécessairement la valeur adaptative de la même manière, voire dans la même direction⁴⁰." Environ 40% du génome, appelé ADN poubelle, n'est pas exprimé et est répétitif. En plus, l'irruption du hasard engendre un degré significatif de dérive génétique aléatoire.

“L’énorme diversité constamment engendrée à tous les niveaux du processus génétique et évolutif façonne le couplage avec un environnement et, tout à la fois, se trouve façonnée par ce couplage⁴⁰.” La richesse des capacités auto-organisatrices des réseaux biologiques suscite l’organisation des processus en multiples niveaux de sous-réseaux modulaires entremêlés qui interagissent par bricolage, simplement parce que c’est possible. “Les régularités environnementales sont le résultat d’une histoire conjointe, d’une harmonie qui se déploie à partir d’une longue histoire de codétermination⁴⁰.” Notre faculté à connaître est une action corporellement inscrite dans le contexte de notre évolution en dérive naturelle. Nos capacités cognitives dépendent de notre histoire vécue, tel un sentier qui n’existe que par les traces laissées par notre marche.

Le réductionnisme quantique impose le contrôle généralisé du vivant. Cette perspective enthousiasme les multimilliardaires qui n’hésitent pas à investir des sommes faramineuses dans cette spéculation sur le vivant, quitte à modifier irréversiblement les fragiles équilibres naturels. “Les manipulations génétiques témoignent d’une cruauté exercée à l’encontre du vivant avec une minutieuse obsession. L’odieuse de telles sciences réside moins dans leur absence d’imagination créatrice - rien n’est plus ennuyeux que de fabriquer des monstres dans un univers monstrueux - que dans l’asservissement auquel les ravale l’obédience au profit, qui pousse à l’extrême le mépris des espèces végétales, animales et humaines⁷.”

“La fonction de probabilité ne représente pas en elle-même le déroulement du phénomène dans le temps : elle représente une tendance du phénomène et de notre connaissance du phénomène³⁰.” Dans le cadre de la mécanique quantique, le temps est supposé a priori, connu en permanence avec exactitude³⁶. “Le temps est pris en compte comme une exception paradoxalement non soumise au formalisme général. “Le temps est donc une observable et doit donc être traité en observable. Il doit avoir en général une statistique et non une valeur. Le rôle exceptionnel du temps n’est donc pas justifié⁴¹.” Ce paradoxe supplémentaire confirme celui d’Einstein et referme ainsi la boucle, en passant par les paradoxes sur la mesure et sur le formalisme. La situation est bloquée sans solution, car la solution est le problème. Son développement ne peut que passer par de nouveaux paradoxes. Les applications des théories probabilistes, selon leur fonctionnement, construisent des paradoxes qui piègent les systèmes de réalité ainsi créés, sans issue possible. La politique et la publicité en sont les porte-voix, propagande d’une servitude volontaire à l’ordre immobile des choses bloquées, sans vie apparente. Le temps probabiliste est le temps mort qui paradoxe le monde des vivants dans une soumission perçue comme la seule solution possible.

Le temps mort c’est le temps mathématique qui a envahi la planète. Son mouvement perpétuel est intégré à toutes les têtes, imposant sa course folle vers un futur qui se transforme toujours en passé; tour de passe-passe où disparaît l’instant présent du vécu. Ce temps est représenté comme une route qui se déroule dans le futur à mesure qu’on avance. La route est divisée en segments, compartiments bien rangés (chaque chose en son temps). Cette conception occidentale prend le temps pour une entité existant de façon unique et permanente dans la nature. Il nous semble antinaturel qu’on puisse faire l’expérience d’un système-temps différent. “Le temps peut être considéré comme une métaphore d’une culture dans son ensemble⁴².” “Le temps s’impose comme une contrainte extérieure qui étend ses tentacules dans tous les plis et replis de nos actes les plus intimes. Le temps n’est pas une simple convention, mais l’un des systèmes les plus fondamentaux qui ordonnent l’existence. Notre système temporel a beaucoup contribué à aliéner l’homme... La maladie peut être due à un désir d’échapper aux contraintes du temps, de retrouver et de redécouvrir son propre rythme³⁵.”

Notre perception du temps modifie notre existence et détermine notre mode de vie. Ce temps mathématique qui se prétend universel, est le temps de la production où on ne peut faire qu’une chose à la fois, l’une après l’autre, comme un ordinateur, suivant le programme préconçu. Notre vie est ainsi découpée en segments qui se succèdent, où chaque

chose a sa place. Hors de tout contexte situationnel, le temps de la marchandise a planifié tous les aspects de notre existence.

Comme l’espace du marché, où tout est découpé en parcelles de propriétés privées sans aucun no man’s land possible, le temps mathématique se compose d’une succession de points, formant des segments identiques juxtaposés, donnant l’illusion digitale d’une continuité comme l’image d’un écran de télévision. Cette continuité se présente comme parfaitement exacte. “L’idée d’un domaine continu, si familière aux mathématiciens d’aujourd’hui, est tout à fait exorbitante, elle représente une extrapolation considérable de ce qui nous est réellement accessible. Nous ne faisons jamais rien d’autre que déterminer approximativement la valeur de la grandeur considérée pour un nombre très limité de points, et ensuite faire passer une courbe continue par ces points. Du point de vue de la théorie de la connaissance, il s’agit là de tout autre chose que d’une description continue soi-disant exacte³⁶.” La perception fragmentée est représentée et prise pour continue. Ce modèle mathématique qui sert de structure de base au temps dominant, comme tout modèle théorique, est incomplet. Ses abstractions cachent fatalement une croyance parcellaire, coupée de son contexte. Ce sont ces omissions qui donnent forme au système.

Ce temps est construit sur le principe de causalité; un segment de temps, causé par celui qui le précède dans cette continuité fictive, a pour effet de réaliser le segment suivant qui le remplacera en le faisant disparaître définitivement. Ce système temporel détermine notre langage et notre manière de penser, ne laissant d’autre possibilité que de donner à nos pensées cette structure segmentée qui considère un objet après l’autre comme un ordinateur. “Nous ne pouvons imaginer un autre monde régi par de toutes autres lois, parce que nous vivons dans un monde spécifique qui a contribué à former nos esprits... Nos concepts de temps n’ont qu’une valeur approximative, et il existe de ce fait un vaste champ de possibles déviations⁴³.”

Cette objectivation fragmentée du temps nous paraît être la seule possible. Dans La relativité, Einstein nous ouvre à de nouveaux horizons. Pour définir le temps il utilise des horloges fixées chacune à un point du corps de référence non rigide, qu’il nomme mollusque de référence. La rigidité absolue d’un temps mathématique universel est ici remise en question. Il y aurait plusieurs temps possibles; une certaine souplesse situationnelle remet en question la rigueur théorique de l’abstraction mathématique. La conception scientifique réductionniste du temps ne tient pas compte des particularités individuelles ou collectives. C’est une croyance que l’on adopte globalement et en totalité. Son ordre absolu est l’ordre des choses qui se succèdent et se produisent l’une après l’autre selon la logique de la programmation. C’est l’ordre du marché mondial. Il fait abstraction du vivant qui s’invente par lui-même, se transformant en permanence dans un contexte complexe. Les prédictions probabilistes, qui se prétendent universelles, ne concernent pas un cas particulier, mais bien ce collectif abstrait formé par de multiples séparations identiques soumises au système.

“La société qui sépare à la racine le sujet et l’activité qu’elle lui dérobe, le sépare d’abord de son propre temps... C’est le temps de la production économique, découpée en fragments abstraits égaux, qui se manifeste sur toute la planète comme le même jour. Le temps irréversible unifié est celui du marché mondial⁴⁴.” Les horaires et les programmes de ce temps abstrait séparent les individus, en les isolant, comme on accumule des choses statistiquement objectives. C’est le temps des marchandises où la continuité n’est qu’une extrapolation spectaculaire. Telle une croyance ayant foi en sa réalité vraie, ce temps découpe le vivant qui se transforme par lui-même, en segments morts identiques produits l’un après l’autre, selon la logique de cause à effet, programmation des choses telles qu’elles sont. Ce temps uniforme est le tempo sans rythme qui a envahi toute la planète.

Cette conception occidentale du temps croit en sa vérité scientifique qu’elle prétend universelle. Cependant, “les horloges d’une culture ajoutent des dimensions au temps physique, dans la mesure où chaque horloge représente un type d’organisation particulier. C’est comme si chaque culture avait son propre modèle de l’univers et vivait en fonction

de ce modèle. D'une culture à l'autre les rythmes du temps différent. Les rythmes interindividuels constituent un mode de communication très puissant à l'intérieur d'un groupe. Les messages rythmiques sont une des composantes fondamentales du processus d'identification⁴². Ces rythmes font partie intégrante de l'individu. Tout son être y participe créant l'harmonie, l'unité entre paroles et mouvements dans une synchronie personnelle complexe. "Lorsque des individus conversent ensemble, chacun d'eux a sa propre synchronie interindividuelle ; l'activité de leur cerveau se fond en une seule séquence unifiée. Quand les individus parlent ensemble, leurs systèmes nerveux se mêlent⁴²."

Mais pour le temps mathématique, ce temps culturel et individuel, construisant sa synchronie dans la relation présente, n'existe pas parce qu'il n'est pas calculable, cumulable et uniformément identique; il n'est pas profitable. Il n'est donc pas scientifiquement objectif dans l'ordre des choses tel qu'il est. Cette nécessité absolue de signification objective, faisant abstraction du vivant en situation, fait perdre à l'individu l'espace du "maintenant" à construire, au profit d'un futur bouffé par le passé auquel on doit se soumettre. Ce temps du parcellaire est un temps en miettes. Il n'y a plus de rythmes, ni de synchronie, mais une succession d'états, de segments équivalents, noyés dans la ligne uniforme d'une continuité fictive et abstraite.

"L'impératif économique convertit chaque homme en chronomètre vivant. Voici le temps du travail, du rendement, le temps de production, de consommation, le temps du spectacle, le temps d'un baiser, le temps d'un cliché, un temps pour chaque chose (time is money), le temps marchandise. Le temps de la survie. L'espace est un point dans la ligne du temps, dans la machine qui transforme le futur en passé. Le temps contrôle l'espace vécu en le rendant transitoire. L'avantage du point d'espace vécu, c'est d'échapper en partie au système de conditionnement généralisé. L'espace de la vie quotidienne détourne un peu de temps à son profit, et le fait sien. Au temps qui l'entraîne, l'espace vécu enlève une parcelle dont il tente de faire son présent, car le présent est toujours à construire. C'est l'espace-temps unitaire de l'amour, du plaisir, de la communication... C'est le vécu sans temps morts⁴⁵."

Ce temps mathématique objectivé s'acharne à détruire l'espace vivant de l'individu. C'est cette succession de segments identiques qui crée l'épaisseur du rôle, espace fictif figé où se répète une attitude consommée, comme la répétition d'une image télévisuelle représentant l'apparence de vie, réalisation effective de la survie spectaculaire, parcelle de temps mort passivement digérée. Chaque seconde nous abstrait de nous-mêmes, il n'y pas de maintenant vécu à construire selon nos désirs, notre libre arbitre.

Parallèlement au travail qui nous sépare de notre activité en nous la déroband pour le profit d'un petit nombre d'exploiteurs, le temps nous est dérobé et le présent rendu étranger, précipité dans la succession de temps morts et d'instant vides. Les seuls souvenirs sont ceux des rôles qu'on a tenus, le seul futur un éternel recommencement. Et le spectacle intègre totalement ce temps mathématique en imposant sa permanence absolue, justifiée et bénie par les sciences réductionnistes.

"L'historien organise le passé, il le fragmente selon la ligne officielle du temps, puis il range les événements dans les catégories... De solides parenthèses l'isolent, le contiennent, l'empêchent de prendre vie, de ressusciter, de déferler à nouveau dans les rues de notre quotidien. L'événement est congelé⁴⁵." L'activité humaine ne pourra se libérer de l'exploitation du travail par un petit groupe de profiteurs parasites, qu'en s'émancipant du temps mort de la marchandise, s'appropriant individuellement son propre présent particulier, s'inventant lui-même dans une synchronie collective.

L'homme est générateur de mots, de verbalisme, d'images et de signes représentant des faits ; il projette ceux-ci dans son monde. Ces mots et ces images restent fixés tandis que tout le monde bouge, dans son monde en mouvement. Statiques et symboliques, ces mots tombent à côté, très loin de ce que sont les choses senties sur le plan silencieux. Ces interprétations, très approximatives, permettent de fixer l'inconnu en le prenant pour objet, le rendant ainsi explicable. L'incertitude d'une connaissance en recherche permanente est de la sorte remplacée par

la certitude de la croyance; une croyance en la puissance magique du mot, illusion primitive, fiction de mégalomane selon laquelle ce que produit la bouche façonne le monde extérieur, procurant à l'homme une impression de puissance illusoire. Il s'agit bien ici, de discerner, comme nous le préconise la Sémantique Générale, que le mot n'est pas la chose qu'il exprime, le son n'est pas la substance, le cinéma n'est pas la situation vécue à l'instant présent. Cette confusion qui consiste à prendre le symbole pour la chose symbolisée a pour conséquence de prêter au symbole des propriétés qui ne sont pas les siennes. Ce phénomène de transfert produit un modèle projeté dans la réalité, qui peut être appliqué à n'importe quelle situation, complètement séparé de tout contexte originel. Transférer au symbole les propriétés qu'il symbolise produit cette projection qui commence à exister par elle-même en se confondant à la réalité avec laquelle elle se substitue. La projection remplace le fait projeté, la carte remplace le territoire, l'horaire remplace le rythme individuel, le rôle stéréotypé remplace l'identité personnelle en construction, la production et consommation de marchandises remplacent l'activité libre, le spectacle remplace la vie se développant pour elle-même...

Le langage, selon certaines hypothèses, se serait constitué au moment où l'homme réalisait ses premiers outils. On peut donc considérer le langage comme un outil de communication autour des outils. Les outils se sont développés comme des prolongements de l'homme, des projections de ses facultés (manipuler, voir, se déplacer, produire des sons...). Ces projections mettent en valeur une fonction particulière de l'organisme. Mais il est tout aussi important de connaître ce qui a été exclu d'un système de projection donné que de connaître ses possibilités. Or on oublie souvent de parler de la face mutilante de la projection. Les projections fragmentent la vie et rendent l'homme étranger à ses actes¹⁶."

Pris au piège de ce transfert de projection, l'homme, dans cette confusion, devient incapable d'assumer ce qu'il avait créé. Développant ses facultés dans ses projections aux dépens de cette partie originelle de lui-même qu'il avait déployée, l'homme a fini par refouler les formes multiples de sa nature. Le transfert de projection nous fait prendre des images ou des représentations pour la réalité, des interprétations personnelles pour la vérité vraie.

Dans notre civilisation marchande, toute activité et tout outil ne sert qu'à la production et la consommation de marchandises pour le profit d'un petit nombre d'exploiteurs. Dans ce contexte, le transfert de projection crée la réalité unique du règne de la marchandise, qui se substitue à la vie personnelle et collective de l'instant présent. Nos certitudes sont nos croyances en cette réalité projetée, effectuant ainsi un transfert global dans cette objectivation spectaculaire du marché unique.

Dès 1845, Marx pressentait cette domination totalitaire sur nos perceptions, notre discernement ainsi que toutes nos activités: "Les individus ont été de plus en plus asservis à une puissance qui leur est étrangère, (oppression qu'ils prenaient pour une tracasserie de ce qu'on appelle l'Esprit du monde), une puissance qui est devenue de plus en plus massive et se révèle en dernière instance être le marché mondial." Cela Marx l'expliquait : "Les pensées dominantes ne sont pas autre chose que l'expression idéale des rapports matériels dominants, elles sont ces rapports matériels dominants saisis sous forme d'idées, donc l'expression des rapports qui font d'une classe la classe dominante; autrement dit, ce sont les idées de sa domination."

En louant sa force de travail l'homme est ravalé au rang de marchandise. En le dépossédant du produit de son activité, propriété de l'exploiteur, l'homme est rendu étranger à son activité, perdant ainsi son identité personnelle. Ainsi dans son travail il ne s'appartient pas lui-même, mais appartient à un autre. C'est ainsi que l'homme est rendu étranger à la nature et à lui-même, à son propre corps. Le travail projette l'activité de l'homme hors de lui-même. Cette projection, sur laquelle il effectue un transfert, le sépare de l'instant vécu. Son activité ainsi projetée, dérobée au profit d'une minorité d'exploiteurs, le rend étranger à lui-même et aux autres. Sa vie devient une marchandise dans le spectacle planétaire.

Les sciences réductionnistes, travaux productifs exploités par la classe dominante, sont effectivement des représentations, certifiées exactes, du transfert de projection généralisé.

Ce processus qui rend l'homme étranger à lui-même et aux autres, nous échappe car il n'est pas perceptible de l'intérieur. "C'est aussitôt vers l'étrange et l'inhumain qu'entraîne une démarche que je crois mienne... Approprié par un maître, l'outil change de sens, il dévie vers d'autres prolongements les gestes de celui qui en use. Ce qui est vrai pour l'outil vaut pour toutes les médiations... Le pouvoir est la somme des médiations aliénées et aliénantes⁴⁵."

Le transfert de projection éloigne tout ce qui était directement vécu dans une représentation, objectivement perçue comme la seule possible. Un spectateur soumis au cours de la projection, ne sait jamais ce qui se passe de l'autre côté de l'objectif. Effectivement séparé du contexte il est pris au piège de la représentation qui, grâce à son adhésion, devient objective. "Le spectacle est une vision du monde qui s'est objectivée. Le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images. Il n'est rien que l'économie se développant pour elle-même. Il est le reflet fidèle de la production des choses, et l'objectivation infidèle des producteurs... L'aliénation du spectateur au profit de l'objet contemplé (qui est le résultat de sa propre activité inconsciente) s'exprime ainsi : plus il contemple, moins il vit ; plus il accepte de se reconnaître dans les images dominantes du besoin, moins il comprend sa propre existence et son propre désir. L'extériorité du spectacle par rapport à l'homme agissant apparaît en ce que ses propres gestes ne sont plus à lui, mais à un autre qui les lui représente. C'est pourquoi le spectateur ne se sent chez lui nulle part, car le spectacle est partout⁴⁴." La généralisation intégrée du transfert de projection est l'objectivation de la mondialisation du marché; la marchandise envahissant tous les aspects de la vie sur la planète.

Dans la société du spectacle tout point de vue s'équivaut dans l'objectivité probabiliste, projeté comme une vérité certaine, séparé de tout contexte vivant, hors de toute mouvance situationnelle imprévisible et de tout système s'inventant lui-même dans l'instant permanent. L'objectivation abstraite de tout point de vue, représentée comme la vérité exacte, est la réification de la pensée séparée du vécu et projetée comme un objet indépendant. La pensée fonctionne comme un objet-outil, sur lequel on effectue un transfert, renforçant ce processus afin de le confirmer. Cette croyance en la vérité de la pensée objective, enfin maîtrisée, est l'affirmation de la soumission à l'état de fait, esclave des objets marchands.

Le discours de la soumission a la forme d'une vérité unique intolérante, amputée de tout contexte situationnel. C'est une croyance dont les prédictions confirment les moyens de sa propre construction. Une vérification dans le domaine de cette pensée objectivée, est prise pour une vérification dans le monde vivant, n'étant en fait qu'une confirmation de sa propre projection, objet tel qu'il est, désincarné et figé.

La recherche scientifique est fondamentalement bloquée par le productivisme marchand. Seules ses applications technologiques, utilisées pour leurs rentabilités à court terme se développent. "Le mouvement d'innovation technologique renforce d'autant mieux l'autorité spectaculaire, puisque par lui chacun se découvre entièrement livré à l'ensemble des spécialistes, à leurs calculs et à leurs jugements toujours satisfaits sur ces calculs²⁰."

L'immobilisme des sciences réductionnistes, projections objectivées de la pensée séparée, est le reflet chiffré de l'esclavage à l'ordre des choses, sous la dictature de la marchandise. "Le gouvernement du spectacle, qui à présent détient tous les moyens de falsifier l'ensemble de la production aussi bien que de la perception, est maître absolu des souvenirs comme il est maître incontrôlé des projets qui façonnent le plus lointain avenir. Il règne seul partout ; il exécute ses jugements sommaires²⁰."

Et je ne suis pas certain que l'explication que je vous propose ici, échappe totalement à cette objectivation spectaculaire. Cette contradiction manifeste la nécessité pressante de l'émergence d'une pensée situationnelle, incertaine et fluctuante, expression de l'aventure perma-

nente du vivant s'inventant lui-même. Hors du contexte restreint des choses objectivées préétablies, dans un changement de perspective, cette pensée, corps vivant en recherche de synchronie avec d'autres corps vivants, ne peut se développer que dans la mouvance de la vie sociale, renversant l'état de chose figé de la société marchande, désintégrant le transfert spectaculaire dans une incroyance incarnée, jeu subversif à rebondissement situationnel.

Parce qu'il a su hyper-développer ses prothèses informatiques dans tous les domaines, le spectacle peut s'afficher comme une société de communication. C'est alors que l'intelligence se retrouve piégée dans l'accumulation infinie d'informations, sorte de stockage mondial des marchandises du spectacle. L'illusion est parfaite, la programmation totalitaire imperceptible de l'intérieur. Le flux des quantités illimitées d'informations dépasse nos capacités et nous plonge ainsi dans une attitude passive de contemplation.

La consommation d'informations programmées et construites par quelqu'un d'autre est devenue le principal rapport de l'individu au monde qu'auparavant il percevait par lui-même selon la situation où il se trouvait. Ce nouveau rapport est appelé communication. A l'intérieur d'une même communication on peut juxtaposer, sans contradiction apparente, n'importe quoi. Le flux de l'immédiateté l'emporte sur tout. C'est quelqu'un d'autre qui programme à son gré ce résumé simplifié du monde sensible.

Nul temps à la réflexion n'est possible dans cette expérience concrète de la soumission permanente. "Le langage binaire de l'ordinateur est une irrésistible incitation à admettre dans chaque instant, sans réserve, ce qui a été programmé comme l'a bien voulu quelqu'un d'autre, et qui se fait passer pour la source intemporelle d'une logique supérieure, impartiale et totale²⁰." L'ordinateur, outil indispensable à la production de marchandises, donc de profits et de spéculations, a envahi tout l'espace en façonnant les producteurs eux-mêmes, dans une réalité virtuelle, par la programmation progressive de leur perception du monde.

On associe généralement la computation aux ordinateurs. Le mot computation a deux racines : com, qui signifie ensemble, et putare qui signifie contempler. Contempler ensemble deux entités, ou plus, c'est computer leur relation. "Il faut être prudent, la computation existe au niveau du système nerveux. Mais cela n'est juste que si on comprend la notion générale de computation... Les ordinateurs ne sont pas des cerveaux, ils ne simulent même pas le fonctionnement du cerveau. Les ordinateurs résolvent des problèmes, traitent non pas des informations, mais des données qu'ils ont en réserve. Mais ils n'ont pas de problèmes, c'est nous qui en avons ! Nous ignorons actuellement comment fonctionne notre mémoire, comment pourrait-on en faire une machine²⁴?" L'ordinateur ne procède qu'à des stockages de données, il n'a pas de mémoire. Contrairement à l'homme qui fonctionne la plupart du temps par analogie, l'ordinateur digital effectue toujours les instructions qu'il perçoit, l'une après l'autre. L'élément essentiel qui le compose est un simple commutateur à deux positions ; ouvert et clos, courant ou pas courant. La machine ne sait pas ce que les mots signifient ! Avec une proposition l'ordinateur compute quatre fonctions logiques : affirmation, négation, tautologie et contradiction. Il peut combiner deux propositions et donc établir 16 fonctions logiques, avec 3 il en établit 256... etc. Le cerveau humain a des réseaux neuronaux qui traitent des centaines de milliers d'entrées, il effectue une computation très complexe. Si on considère chaque entrée d'un autre neurone comme une proposition, alors le nombre de fonctions logiques calculées est astronomique, sans commune mesure avec l'ordinateur. Une computation du système nerveux implique des centaines de milliers de neurones fonctionnant ensemble. Ce système compute donc ses propres computations ; ce processus est complètement différent d'un simple relais. Le réseau du cerveau compute un ensemble en une seule fois. Il procède en parallèle, et non en série; autrement dit, il n'effectue pas des opérations successives comme le fait un ordinateur. 10 neurones peuvent produire un nombre gigantesque de réseaux : 10 suivi de 100 zéros ! Notre cerveau possède environ 100 milliards de neurones...

Bien que les ordinateurs actuels soient impressionnants, on a tendance à oublier que la vitesse de fonctionnement de la rétine humaine n'a pas été égalée, et de loin ! En fait pour simuler dix millisecondes du fonctionnement complet d'une cellule nerveuse de la rétine, il faudrait faire cent fois environ cinq cents équations différentielles non linéaires. Quand on sait qu'au moins dix millions de cellules ont les unes sur les autres une action complexe, on peut estimer qu'un super-ordinateur mettrait au moins cent ans pour simuler ce qui se passe dans l'œil de nombreuses fois par seconde.

L'ordinateur est le modèle de la prévisibilité et de la certitude. Ce type de machine dit : "chaque fois que vous me donnez la même entrée, je vous donnerais la même sortie", indépendamment de toute histoire et de toute expérience, comme l'a bien voulu le programmeur. Le cerveau n'a pas été conçu par qui que ce soit. Il est réflexif ; chaque fois qu'il fait une opération, il change sa règle de transformation. L'expérience change son état interne ainsi que son fonctionnement, ce qui le rend imprévisible. Son comportement n'est pas calculable ! Les ordinateurs n'ont ni mémoire, ni intelligence, car ils ne peuvent pas computer des computations, ce qui les empêche d'avoir un processus cognitif. Par contre, les computeurs biologiques peuvent computer les programmes eux-mêmes. Ce qui mène au concept de méta-programme, de méta-méta-programme, et ainsi de suite, conséquence de l'organisation récursive inhérente au cerveau. Il règle sa propre régulation, il se construit lui-même.

Le changement se produit parce qu'il a modifié l'opération à l'intérieur du système. Une série continue d'opérations sur des opérations produit des valeurs propres, d'où émerge une expérience stable, issue d'un ensemble de comportements sensori-moteurs. Le système nerveux n'est pas isolé dans l'organisme, mais en étroite interdépendance avec le système endocrinien, qui contrôle la transmission synaptique par messages chimiques. Ces neuromédiateurs sont utilisés par certains neurones qui, en quelque sorte, les choisissent. Et cette interdépendance du système nerveux avec l'organisme va beaucoup plus loin ; la psychosomatique a montré qu'elle était sans fin. Cette faculté d'auto-régulation, de transformation permanente, s'inventant elle-même, est propre à l'organisme vivant, et permet à l'être humain de jouir de son autonomie, c'est à dire de choisir selon ses désirs.

La confusion, propagée par le discours dominant, entre le cerveau électronique et le cerveau humain, séparant l'esprit du corps, tend à assimiler l'homme à la machine, à réduire ses facultés et mutiler ses émotions, amputant l'individu de sa liberté inventive. Cette société marchande a besoin de machines à produire, ordonnées comme des ordinateurs, et non pas de créatifs amateurs d'humour et de hasard, libres d'agir de manière à augmenter le nombre des choix possibles.

Méfions-nous des croyances qui consistent à croire que chaque chose a sa place. Dans ce domaine certains spécialistes s'imaginent que le cerveau peut se couper en tranches en localisant chaque fonction précisément. Pour cela, ils utilisent une logique, dite de cause à effet, tout à fait adaptée à l'ordinateur, mais totalement inadaptée au cerveau qui, lui, fonctionne toujours comme un ensemble en interaction avec son environnement, une totalité s'auto-construisant en permanence. Pour ces spécialistes, la transformation du cerveau, imprévisible et inventif, en ordinateur ordonné et contrôlable, devient leur seul but qui détermine toutes leurs expériences, confirmant ainsi leur hypothèse de départ. C'est une science réductrice qui voudrait supprimer l'expérience du vécu, réécrire l'histoire afin d'y supprimer toute trace d'autonomie inventive, d'insurrection sociale. Le but de ces spécialistes étriqués détermine leur manière de penser, et ainsi leurs expériences. Ils prennent leur carte pour le territoire, leur programme pour une réalité, qu'ils affirment comme étant la vérité parce qu'elle est scientifiquement exacte.

On ne peut exiger de quelqu'un de ne plus se rappeler de quelque chose. La mémoire n'est pas un stockage d'informations que l'on pourrait déplacer à volonté comme une marchandise. L'ordinateur n'a pas de mémoire, si non il écrirait ses mémoires !... Il n'a qu'un système de mise en réserve. Il ne peut consulter qu'une chose à la fois, l'une après l'autre. Il est impitoyable quand il s'agit d'établir une correspondance entre

plusieurs de ses consultations. Nous ne voyons jamais les choses deux fois de la même manière, et c'est ce qui gêne beaucoup l'ordinateur qui ne trouve jamais une parfaite correspondance. Les cerveaux deviennent virtuellement ordinateurs, les processus vivants sont transformés objectivement en choses, les verbes en noms, et tout devient objet de profit. L'information et la connaissance sont maintenant considérées comme des substances figées, des marchandises comme les autres. Même les systèmes d'éducation confondent la création de nouveaux processus avec la distribution de connaissances, nouvelle camelote de supermarché. C'est alors que tout s'uniformise dans une illusion de diversité. Il n'y a plus de place pour la déviance et l'invention personnelle, sinon dans les prisons prévues à cet effet.

En envahissant tous les aspects de la vie, l'informatique n'est plus seulement qu'un simple outil, mais bien une projection réductrice du cerveau sur laquelle on effectue un transfert général, un méta-outil qui exige de nous une fusion totale. La recherche en bionique n'en est que la partie visible, l'image numérique sa pratique quotidienne. Le spectacle marchand est aujourd'hui numérique. Sa matrice de nombres calculés par ordinateur à partir d'une instruction programmée par un expert, substitue le calcul au monde vécu, engendrant un monde d'apparence, à part, objectivé par les mathématiques. La fonction de l'ordre numérique n'est plus de représenter le monde, mais, par une simulation restrictive, de s'y substituer. Il tend à contrôler l'ensemble de notre monde par une sorte d'innervation étendue et ramifiée en réseaux. Super technique ordonnant les techniques dans un espace réifié, l'ordinateur est le sauveur suprême du marché des objets.

L'écran s'incruste au détriment du contexte vécu qu'il repousse, contrôlant le flux d'informations formatrices dans le seul sens du dehors vers le dedans. Le regardeur développe sa schizophrénie, car il vit deux modes d'être au présent, dont l'un, soumis au programme préconçu, chasse l'autre en arrière-plan en se substituant à toute possibilité inventive de la situation vécue. Ce nouvel ordre économise la vie. L'image numérique est métamorphose. Son langage logico-mathématique manipule nos perceptions et à la longue provoque une mutation de notre mode de pensée en le séparant de sa situation vécue. S'il y a fusion avec l'outil, il y a nécessairement une confusion paradoxale, car l'outil ne peut pas être celui qui s'en sert.

Lorsque l'on se projette dans l'ordinateur à la suite d'un transfert sur cet outil censé reproduire le cerveau, on effectue ainsi une automutilation réductrice. Le message devient lui-même l'auteur que nous subissons dans l'absence, spectateur-terminal du réseau. La dictature paraît parfaite dans le meilleur des mondes.

Et l'avant-garde fanatique du numérique, apôtres serviles de l'informatique, s'exalte de ces mutations : "Une transformation radicale dans la topologie du sujet, de l'image et de l'objet affecte les fondements même de notre culture. Le temps numérique est un temps synthétisé, simulé. Il ne représente rien, il répète indéfiniment le même micro-instant. Le plus étonnant c'est l'apparition d'entités hybrides, mi-image mi-objet, c'est à dire une nouvelle catégorie de réel, d'une sorte d'univers parallèle entre l'image et l'objet. Simuler l'objet, c'est bien le purifier : c'est le reconstruire à l'aide du calcul, le débarrasser de toutes ses impuretés, de sa trop grande complexité qui le rend incontrôlable, c'est le modéliser. La modélisation mathématique par laquelle opère la simulation est bien une façon d'exorciser le réel en lui substituant cette autre catégorie de réel, ce réel hybride mi-image, mi-objet. Il s'agit de figurer ce qui est modélisable, en produisant une survalorisation quasi sacrée du modèle, purification du réel au feu électronique du calcul⁴⁵." Le fascisme a trouvé son maître dans le modèle informatique.

La vie sur terre est mise en programme et de la sorte calculée en suites statistiques. Les interactions complexes du monde des vivants sont disséquées et séparées en séquences spécialisées d'investigations. Ces séparations arbitraires fragmentent et figent le monde en de multiples séquences informatisées. Les certitudes des calculs répandent la croyance que la vie est maintenant maîtrisée, chaque séquence ayant son spécialiste expert attiré, mathématiquement irréfutable.

Le contrôle statistique du vivant s'est développé dans l'écologie. La théorie écologique se construit sur l'hypothèse, prise comme principe, selon laquelle l'environnement possède certaines propriétés, qu'elle nomme invariance. C'est à dire des occasions d'interactions que fournissent les choses par rapport aux capacités sensori-motrices de l'être vivant. Ces invariances seraient ce qui spécifie la réalité proprement écologique du monde. Ainsi, les choses, tel qu'elles sont, déterminent les processus de la vie soumis à cette réalité invariable et fatale ; la marchandise conditionnant tous les aspects de l'existence. Comme l'écrivait J. J. Gibson en 1972, "l'invariance provient de la réalité. L'invariance de l'ensemble n'est pas construite ou déduite ; elle est simplement à découvrir." Cette idéologie affirme que l'environnement est indépendant et séparé de l'être vivant, objectivement observable par la perception directe. Par cette séparation intellectuelle des êtres vivants de leur propre monde, l'écologie ampute les individus de leur histoire, les imaginant étrangers à toute interaction constructive avec leur environnement particulier.

Cette croyance est un point de vue entièrement situé du côté des choses tel qu'elles sont, acceptées dans leurs invariances, ignorant l'unité structurelle du vivant dans son monde. De cette unité avec la situation émerge l'autonomie. Celle-ci se codétermine avec son environnement dans le cours de sa dérive historique individuelle et collective. La théorie écologique construit une réalité environnementale abstraite, séparée du vécu, coupant le monde de ses occupants, simplement par principe. Cet environnement séparé devient inaccessible si l'on a pas été sacré expert scientifique, spécialiste de l'invariance. Ce monde amputé de la vie qui l'habite, disséqué en calculs probabilistes, n'est plus qu'une accumulation de choses enregistrables dont certains tirent grand profit. L'écologie politique est un outil très utile à l'économie. Elle lui permet de faire passer sa destruction massive de notre environnement, comme une succession de petits problèmes purement scientifiques, qui ne peuvent être traités que par ses propres experts. Loin d'une synchronie entre l'homme et la nature, sa propre nature réinventée, l'écologie est maintenant une affaire entre l'économie destructrice et ce qui est spectaculairement acceptable. Périodiquement les médiats montent en épingle un problème écologique précis, bien cadré, séparé de son contexte et de son histoire. Les experts lui trouvent une solution écologique économiquement correcte. Derrière cette solution apparente se cache la destruction de la planète par la dictature du marché. C'est ainsi que l'économie parasitaire voudrait se faire croire légitimée et spectaculairement acceptée, grâce à son contrôle écologique dans ce monde abstrait de choses et d'invariances.

La pollution généralisée est de la sorte métamorphosée en une fatalité des choses, rendue complètement étrangère à la vie sociale dans son histoire. Derrière la propagande, le constat dramatique de l'empoisonnement de la vie empire de jour en jour. La destruction de la vie s'étend par tous les moyens: la prolifération des suicides, des drogues de synthèse, les cancers se généralisant, la vie sociale désagrégée par le spectacle, l'esclavage du travail surmené, la solitude, le chômage et l'exclusion, l'eau et l'air empoisonnés, la nourriture dénaturée, l'amiante, les plombages dentaires au mercure, les virus mutants, les contaminations radioactives, la planète pillée et dévastée pour quelques profits, l'équilibre climatique localement déréglé, la disparition des espèces, les famines, les guerres, les maladies et la misère, sans oublier les menaces des centrales et du trafic nucléaires...

Nous nous constituons biologiquement à partir d'une alimentation pleine de toxines. La vache folle, tous le monde connaît. Mais on a dû oublier de vous dire que les effets de cette épidémie sont à venir; 3 anglais sur 4 seraient déjà porteur de cette affection neurodégénérative.

Saviez-vous que 90% des animaux de boucherie ont la cirrhose ? Cela fait plus de 25 ans que l'on dénonce les dangers de la consommation des veaux gonflés aux hormones, pourtant ce trafic mafieux des anabolisants ne cesse de se propager, 40% des bœufs du marché seraient contaminés. Mais encore, on a vu se développer la salmonellose dans les œufs, la listériose dans les fromages, la dioxine dans le lait, les champignons radioactifs, les pesticides dans les fruits et légumes (environ 60% de non-conformité avec la réglementation), mais aussi

la stérilisation des sols par les désherbants, les pesticides et les engrais chimiques... Il ne faut pas oublier la dégradation croissante de la qualité ; des conserves empoisonnées ou avariées, des surgelés réchauffés toxiques (16% dans les hypers et jusqu'à 20% dans les restaurants) et depuis peu l'invasion des aliments ionisés, c'est à dire irradiés. La dégradation et l'empoisonnement de notre nourriture sont devenus des pratiques quotidiennes banales.

Notre eau, dite potable, est de plus en plus polluée par les phosphates, les pesticides et toute la gamme des pollutions industrielles. A cela, il faut ajouter diverses substances œstrogéniques, perturbant notre système endocrinien, qui se trouvent dans la nourriture, l'eau et l'air. Leurs effets sont multiples ; d'abord la baisse de 50% du nombre des spermatozoïdes humains depuis 50 ans, les malformations des testicules qui ont triplées en 30 ans, les cancers de la prostate (200% en 10 ans), les cancers des testicules multipliés par trois en 50 ans, ainsi qu'une tendance générale à une uniformisation des sexes, les mâles se féminisent et les femelles se masculinisent.

L'action des pollutions sur notre organisme vivant est rarement calculable avec une exactitude parfaite selon la logique parcellaire de l'ordinateur, dite de cause à effet, pratiquée par les experts à la solde des pouvoirs dominants. Cela est dû à la multiplicité des pollutions, à leur accumulation dans l'organisme et à la diversité de leurs répercussions qui s'enchevêtrent et se mélangent. Ceci arrange bien les falsificateurs de l'information, qui peuvent ainsi nier toute action néfaste des polluants sur l'organisme humain. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes...

Je ne m'étonnerais pas sur le sang contaminé, la prolifération des virus mutants, le développement des faux médicaments, les conséquences des rayons ultraviolets passant par le trou de la couche d'ozone, provoqué principalement par les avions supersoniques militaires. Je ne vous parlerais pas, non plus, de la voiture à eau, dont trois prototypes ont roulé pendant six mois dans les années 70, et dont le brevet a été racheté par l'armée... La plus grande invention du siècle a été effacé des mémoires.

Prenons un peu l'air! Il est vicié par toutes sortes de poisons invisibles ; monoxyde de carbone, dioxyde de soufre, ozone, dioxyde d'azote, hydrocarbures ainsi que toute une panoplie de particules émises principalement par les poids lourds. Le monoxyde de carbone provoque plus d'accidents automobiles que l'alcoolisme. Mais la propagande du spectacle culpabilise les pauvres qui ont bu un verre ou deux, et protège les profits des destructeurs. Ces menaces permanentes que font peser les pollutions sur notre vie, sans oublier les armes nucléaires, chimiques et bactériologiques, nous plongent dans un état d'insécurité chronique.

Elle ne se voit pas, elle ne se sent pas, elle ne s'entend pas, et l'on voudrait nous faire croire qu'elle n'est pas là ! Les radiations nucléaires se répandent et s'accumulent irréversiblement. Dix ans après la contamination du nuage radioactif de Tchernobyl, alors que toutes les preuves ont été divulguées, le gouvernement français continue à nier la contamination due aux retombées des pluies radioactives ; les autorités sanitaires ne protègent plus les populations. Les rayonnements des radiations nucléaires, en traversant la matière vivante, arrachent des électrons aux atomes et détruisent ainsi une partie du ciment qui assemble les molécules. Les molécules ionisées sont détériorées. L'irradiation provoque la mort ou la mutation de la cellule. Lorsque la cellule altérée est une cellule reproductrice, l'anomalie dont elle est porteuse pourra entraîner la mort de l'embryon, ou être transmise aux descendants. Elle s'exprimera dès la première génération ou restera provisoirement silencieuse constituant toutefois une source potentiel de dommage pour toutes les générations suivantes. Les premiers effets de ces rayonnements, dans les jours qui suivent, peuvent se manifester par des brûlures, des nausées, des vomissements, la perte de cheveux, de l'asthénie, la modification de la composition du sang, des syndromes gastro-intestinaux...etc. Il n'y a pas de seuil en dessous duquel le rayonnement serait inoffensif. La modification d'une seule cellule peut-être à l'origine d'un cancer ou d'une anomalie héréditaire.

Il n'est pas étonnant que la prolifération des premiers cancers corresponde à la période des premières explosions nucléaires aériennes. Si on

parle beaucoup de Tchernobyl, on ne dit rien des nombreux incidents de nos centrales nucléaires, rien de leurs couvercles fissurés, rien de la dissémination des déchets, rien du démantèlement des centrales, encore moins des nuages radioactifs provoqués par les 530 essais nucléaires aériens. Saurons-nous un jour, combien de pluies radioactives nous ont contaminés? Les cancers, en cas d'irradiation, apparaissent généralement après dix à quinze ans. En plus des cancers les conséquences sont multiples : malformations congénitales, cataractes, problèmes cardio-vasculaires et sanguins, encéphalopathies, vieillissement accéléré, affaiblissement des cellules de la moelle osseuse et réduction du nombre des lymphocytes-killers... Lorsque l'irradiation fait muter un virus dans le corps, tout le système de résistance peut s'effondrer. C'est le cas pour le SIDA! Le professeur Sternglass de Pittsburg, qui démontra ce processus en 1986, soulignait que l'irradiation pouvait augmenter tous les risques de santé. Le physicien A.Sakharov exprimait, dès 1958, la crainte que les retombés favorisent la mutation des virus vers des formes de virulence plus grande, plus agressive. Le SIDA serait l'une de ces mutations.

Dans les Commentaires sur la société du spectacle, Guy Debord écrivait : "Le spectacle ne cache pas que quelques dangers environnent l'ordre merveilleux qu'il a établi. Il conclut seulement que c'est sans importance. Il ne veut discuter que sur les dates et les doses. Et en ceci seulement, il parvient à rassurer; ce qu'un esprit pré-spectaculaire aurait tenu pour impossible." Puis il continue : "Ce qui est nouveau c'est que l'économie en soit venue à faire ouvertement la guerre aux humains ; non plus seulement aux possibilités de leur vie, mais aussi à celles de leur survie... La domination est lucide au moins en ceci qu'elle attend de sa propre gestion, libre et sans entraves, un assez grand nombre de catastrophes de première grandeur pour très bientôt."

Survivre devient de plus en plus insupportable, il est prudent de ne pas supporter! Il reste maintenant à l'insurrection d'être reconnue de salubrité publique par la population. Il en va de notre peau! La destruction du monde des vivants, grâce à la justification écologique de la science, devient une affaire de chiffres et de probabilités informatisées, réservée aux spécialistes experts, défenseurs des intérêts financiers.

En coupant l'environnement de notre expérimentation, on lui donne la forme indépendante d'un monde abstrait construit par le seul pouvoir de la pensée. L'abstraction est le fondement sur lequel s'agrippe les sciences réductionnistes. Au premier niveau nous établissons un monde doué de propriétés préconçues, au deuxième nous reconstituons ces propriétés en les représentant en nous, le troisième pose l'existence d'un nous subjectif séparé qui effectue ces activités présupposées. L'étagement peut se poursuivre à l'infini en superposant l'abstraction à des niveaux toujours plus élevés, déconnecté de notre propre existence. L'abstraction se base sur la croyance que la pensée extraite de l'être vivant, existe par elle-même. Elle aurait le super-pouvoir de se justifier toute seule. Cependant "un instrument ne peut pas critiquer sa propre aptitude : l'intellect ne peut pas déterminer lui-même ses limites, ni dans quelle mesure il est réussi ou manqué¹⁴."

"Nous ne pouvons nous exclure du monde pour comparer son contenu avec ses représentations : nous sommes toujours immergés dans ce monde. En posant des règles pour exprimer l'activité mentale et des symboles pour exprimer les représentations, on s'isole justement du pivot sur lequel repose la cognition dans sa dimension vraiment vivante. Cela n'est possible que dans un contexte limité où presque tout est statique³⁹." Les théories scientifiques sont soumises à l'objectivation de la marchandise, séparées de l'activité vivante, projection abstraite sur laquelle s'effectue un transfert dans la dimension immobile du spectacle. Leur contexte, réduit au monde des choses, ampute leurs représentations de toute dimension mobile dans l'histoire du monde des vivants, et ainsi se réduit à une croyance limitée à une soumission à l'ordre des choses marchandes tel qu'il est, immuable et sans vie. "Rien de bon n'est jamais sorti des reflets de l'esprit se mirant en lui-même. Ce n'est que depuis que l'on s'efforce de se renseigner sur tous les phénomènes de l'esprit en prenant le corps pour fil conducteur, que l'on commence à progresser¹⁴."

"Ce qui caractérise les êtres vivants, c'est que leur organisation est telle que leur seul produit est eux-mêmes, et l'absence de séparation entre le producteur et le produit. L'être et le faire sont inséparables, et c'est là leur mode particulier d'organisation³⁸." Ce qui caractérise les vivants dans l'organisation marchande, c'est la séparation entre le travailleur et sa production, amputant son être par le faire au profit d'un autre. "La conscience séparée du corps a produit l'esprit de la marchandise. Il s'est formé une intelligence des êtres et des choses obéissant aux lois du pouvoir et du profit qui s'exerçaient sur eux. Privée de lumière, l'aperception des sens n'a plus livré que des émotions désordonnées et obscures, d'où procède la volonté de puissance, vertu par excellence d'une économie qui conquiert, viole et aliène⁷."

"C'est parce que la réflexion, dans notre culture, a été séparée de sa vie corporelle que le problème du corps et de l'esprit est devenu un sujet central pour la réflexion abstraite... La théorie est seulement une réflexion sur cette expérience vécue⁴⁰." En occident, la connaissance est théorique. Elle a quitté la philosophie trop incertaine pour devenir la propriété des sciences exactes, certitudes contrôlées des objets amputés de leurs dimensions expérientielles trop libertaires.

Les théories scientifiques de la connaissance se sont développées dans les années 40 avec la cybernétique, qui consistait à décrire des processus sous-jacents aux phénomènes présents à l'esprit, en recourant à des mécanismes explicites et des formalismes mathématiques. La logique mathématique était la discipline avec laquelle il fallait comprendre le fonctionnement du cerveau, décrit comme une entité dont les constituants incarnaient des principes logiques. Ces idées allaient devenir un des principaux catalyseurs dans la construction de l'ordinateur, ayant pour résultat la théorie de l'information comme une théorie statistique du signal et canaux de communication.

C'est alors qu'apparut le computationnalisme de la Haute Eglise⁴⁸, le cognitivisme, orthodoxie dominante des sciences cognitives. "Le seul aspect par lequel le cognitivisme constitue une avancée majeure par rapport au représentationnisme des XVIIIe et XIXe siècles réside dans son usage de l'ordinateur en tant que modèle de l'esprit⁴⁹." L'esprit, séparé de la vie dans son histoire, n'est plus qu'une machine à traiter les informations provenant de la réalité des objets.

"L'image traditionnelle de l'esprit comme miroir de la nature reste vivante dans les sciences cognitives contemporaines, à savoir l'idée d'un monde ou d'un environnement doté de traits prédonnés, qui se voient reconstitués par le biais d'un processus de représentation. Sous certains angles, le cognitivisme est à ce jour l'affirmation la plus forte de la conception représentationnelle de l'esprit inaugurée par Descartes⁴⁰."

Le cognitivisme définit la faculté de connaître par la computation de représentations symboliques. L'esprit comme forme logique est donc assimilable au comportement d'un ordinateur. La cognition consiste ici, au traitement de l'information venue du monde extérieur, manipulation de symboles à partir de règles préconçues, n'interagissant qu'avec la forme des symboles et non leur sens. Les symboles tiennent lieu non seulement de nombres mathématiques, mais aussi de tout objet dans le monde ; ce sont des éléments qui représentent ce dont ils tiennent lieu. La carte est prise pour notre terrain d'expérimentation. Le cognitivisme a introduit les symboles pour résoudre paradoxalement la double contrainte entre la nécessité d'un niveau représentationnel et l'exigence que ce niveau soit en même temps physique. Chaque objet est mis en correspondance avec sa signification référentielle par une opération abstraite de cartographie réalisée, au moment de l'expérience, par l'observateur. Les symboles sont utilisés au niveau sémantique ou représentationnel mais dans leur nature physique, mélangeant ainsi les niveaux de communication d'où surgit une situation paradoxale. Les symboles sont à la fois signifiants et matériels, et l'ordinateur est une machine qui respecte la signification des symboles tout en ne manipulant que leur forme physique. L'ordinateur est une machine génératrice de paradoxes, car il amalgame le sens et la matière du symbole, superposant dans la confusion deux niveaux distincts. C'est l'outil-transfert qui fige la vie. Il ignore le fonctionnement global du système lié à l'activité générale dans son histoire. "La tâche la plus ordinaire accomplie par l'insecte le plus infime le sera toujours plus rapidement qu'il ne serait possible en employant la stratégie computa-

tionnelle proposée par l'orthodoxie cognitiviste. De même, la résilience du cerveau à la détérioration, ou la capacité de la cognition biologique à s'adapter aux nouveaux environnements sans perdre pour autant toute compétence, tout cela est pris pour acquis par les neurobiologistes mais n'apparaît nulle part dans le paradigme computationnel³⁹."

Changeons radicalement de perspective, et plutôt que de construire un système cognitif à partir de symboles, de règles avec une unité centrale de traitement pour en contrôler le fonctionnement, partons de constituants simples qui, dynamiquement peuvent être reliés les uns aux autres de manière très dense, chaque constituant fonctionnant dans son environnement local. Grâce à la nature configurationnelle du système, une coopération globale en émerge spontanément lorsque les états de chaque neurone en cause atteignent un stade mutuellement satisfaisant. "Membres de vastes ensembles qui apparaissent et disparaissent constamment au fil de leurs interactions coopératives, chaque neurone a des réactions multiples et diverses selon le contexte³⁹." Ainsi émerge un état global parmi des ensembles neuronaux résonants. "Le comportement du système dans son ensemble ressemble donc bien plus à une conversation dans un café qu'à une chaîne de commandes⁴⁰."

Le système nerveux est en changement continu. "Si deux neurones essaient de s'activer au même moment, leur lien est renforcé ; autrement il est diminué. Ainsi, la configuration des liens du système devient inséparable de l'histoire de ses transformations³⁹." Les neurones n'interagissent pas seulement grâce à des échanges électriques mais aussi par des transports permanents de substances le long de l'axome. Ces substances déclenchent des changements qui se manifestent dans la différenciation et la croissance. "Les changements structuraux se produisent dans les caractéristiques locales des connections neuronales, c'est à dire dans les ramifications finales et dans les synapses. Là, des changements moléculaires aboutissent à des changements d'efficacité des interactions pouvant modifier radicalement le fonctionnement de l'ensemble du réseau neuronal... Le système neuronal est enraciné dans l'organisme par de multiples contacts établis avec des classes cellulaires variées. Il opère comme un réseau d'interactions neuronales précises, en consonance avec les cellules des surfaces sensorielles et motrices, mais aussi des cellules capables d'être perturbées par l'organisme lui-même, y compris le réseau neuronal. Ces cellules modifient certains neurones, qui contribuent à des changements d'état de tout le réseau... Le système nerveux est le résultat d'une dérive structurale, dans son évolution continue, suivant la voie dans laquelle se maintient l'adaptation de l'organisme à son milieu d'interactions³⁸."

Tout système vivant fait émerger la naissance d'un monde à partir de circonstances aléatoires, au fil de l'historique du couplage avec ce qui l'environne. L'existence même du système les suscite à partir d'une masse indéfinie de possibles. L'historique du couplage structural avec notre environnement fait émerger un monde de pertinences créatrices de sens et inséparables de notre vécu. Cela fonctionne par l'entremise d'un réseau d'éléments interconnectés, capable de subir des changements structuraux au cours d'un historique non interrompu, tout en devant assurer la pérennité du système en jeu.

"L'intelligence ne se définit plus comme la faculté de résoudre des problèmes mais comme celle de pénétrer un monde partagé³⁹." La guerre des marchés est la réalité objectivée produite par un monde de séparation où rien ne se partage. L'accumulation des objets sans vécu produit un environnement figé, sans intelligence expérientielle. Le type de couplage structural avec son milieu représente l'état actuel de l'histoire des transformations structurales. La faculté de connaître est une action incarnée liée à des histoires vécues, résultat d'une dérive naturelle ne reflétant que l'un des chemins possibles de notre évolution. Le monde où nous vivons se réalise naturellement, sans être prédéfini sinon dans le discours de certains. Ceux-ci, prenant leur conception pour une réalité, croient en un monde prédéfini, indépendant de leur histoire et peuvent se le représenter abstraitement en le séparant de leur propre existence et ainsi le définir comme ce qui n'est pas le soi. Coupé de son monde d'expérience, l'être vivant se retrouve réduit à un soi figé dans l'abstraction et l'isolement. Mais qui est ce soi? Est-il le propriétaire du corps? Alors je peux acheter un autre corps et changer tout en restant

le même. "C'est peut-être justement parce qu'il n'y a personne dans notre tête pour nous faire ce que nous voulons, que nous créons le mythe selon lequel nous sommes à l'intérieur de nous-mêmes⁵⁰." Nous ne sommes pas obligés de nous enfermer dans un soi isolé, reflet du monde des objets, séparé de notre vie autocréatrice.

Dans cette civilisation objectiviste, tout est spécifié à travers son apparente représentation, séparé de tout contexte situationnel. Le sujet peut se représenter à lui-même à travers un personnage dans un scénario préfabriqué. Il devient un objet pour la représentation, mais un objet différent de tous les autres. Ainsi le soi, figé dans son rôle, devient-il finalement à la fois un sujet objectivé et un objet subjectivé. Cette situation paradoxale pétrifie l'expérience vivante de la connaissance. L'absence d'un moi n'est pas une perte mais le début d'une libération à l'égard des croyances figées, l'ouverture au changement possible dans une transformation permanente du sujet par lui-même. C'est notre obsession à vouloir nous agripper à un fondement, qu'il soit intérieur dans l'essence du soi, ou extérieur dans un monde indépendant prédonné et fixé, qui est la source profonde de la frustration et de l'anxiété. "La philosophie occidentale s'est essentiellement préoccupée de savoir où trouver un fondement ultime, et non de mettre en question cette tendance⁴⁰."

Il n'y a aucun fondement ultime qui prescrive chacun de nos pas. "L'absence de fondement se révèle dans la cognition sous les traits de notre capacité à savoir comment nous frayer une voie dans un monde qui n'est ni fixe ni prédonné, mais continuellement façonné par les types d'actions dans lesquelles nous nous engageons⁴⁰." Notre invention situationnelle compose avec d'autres l'histoire incertaine d'un renversement de perspective. "La certitude n'est pas une preuve de vérité... Le monde que chacun peut voir n'est pas le monde, mais un monde que nous faisons émerger avec les autres. Le monde serait différent si nous vivions différemment³⁸."

Notre couplage structural avec notre environnement vivant, qui a lieu grâce au langage, "engendre la dynamique sociale récursive qui entraîne une réflexion nous permettant de voir que nous ne disposons que du monde créé avec d'autres. Nous ne pouvons affirmer ce qui est pour nous certain (une vérité absolue) parce que cela reviendrait à nier l'autre personne... La seule possibilité de coexister est d'embrasser une perspective plus large, un domaine de l'existence dans lequel les deux parties s'accordent dans l'émergence d'un monde commun³⁸." Tout ce qui nous sépare les uns des autres, depuis la compétition, les lois du marché, jusqu'à la possession de certitudes véridiques, sape le processus social parce qu'il sape le processus biologique de la vie. "Ce qui ne concourt pas à l'épanouissement de chaque être humain et de son milieu naturel appartient à la barbarie qu'entretiennent la résignation et le parasitisme. Libérer le territoire de l'oppression et de l'obsession financière qui le saccagent, c'est créer une situation où soient inséparables la création de l'environnement et la création par chacun de sa vie quotidienne. La vie dessine les désirs comme la nature ses paysages. Il appartient à l'homme de s'y frayer un chemin pour les parfaire avec bonheur⁷." Les plaisirs partagés sans entraves préconçues, sont des dynamiques biologiques construisant des synchronies sociales dans un renversement de perspective. N'oublions jamais que nos croyances sont nos créations. Elles influent sur nos perceptions, les déforment et ainsi déterminent les résultats de nos expériences qui se retrouvent alors en conformité avec ces mêmes croyances ainsi renforcées. C'est alors que tous nos actes peuvent être conditionnés de la sorte et même déterminés jusqu'au résultat tant attendu, confirmant le point de départ, dans un immobilisme total, une soumission parfaite à l'état de choses tel qu'il est. Dépasser nos croyances en perdant nos certitudes, est la seule façon que nous ayons d'agrandir les possibilités de nos choix. On peut les rendre ainsi beaucoup plus nombreux, en sortant de la dépendance restrictive aux croyances auto-programmées, pour une construction autonome de notre vie selon nos désirs. Ce mouvement de synchronie coopérative suscite un changement radical de perspectives, renversant la dictature des choses préconçues. C'est ainsi que peut se construire une nouvelle démocratie, digne de ce nom, composée des libertés de chacun et non plus asservie au bon vouloir d'un groupuscule de multimilliardaires.

Méfions-nous de nos croyances car elles nous sont inconnues. Elles conditionnent nos sens et nos actions, malgré nous, comme quelque chose de naturel, au fond de notre propre culture. Leurs systèmes de contrôle demeurent complètement inconscients aussi longtemps que le programme se déroule comme prévu. Nos croyances définissent pour nous l'expérience en raison de leurs prétendues perfections. Elles s'érigent en systèmes conceptuels autonomes prédéterminant toutes les expériences possibles. Le média est le message ! Le spectacle est intégré.

Nos croyances sont des vérités droites auxquelles tout le monde doit se soumettre. Elles nous métamorphosent en prédicateur fanatique ou en dictateur tyrannique. Les croyances se contredisent en se renforçant par opposition mutuelle. Elles sont contagieuses et détruisent nos défenses immunitaires. Mais quand on s'aperçoit que ce sont nos croyances qui nous font croire que tout est ainsi et pas autrement, et que l'ordre des choses est tel quel, bloqué et sans autre issue possible ; c'est alors que l'invention personnelle peut émerger, s'autoconstruisant dans la dimension situationnelle d'une vie sociale en mouvement, renversant le contexte restrictif de l'état de chose tel qu'il est, en le décalant dans les nouvelles perspectives d'un jeu subversif.

Notre déphasage émerge par le décalage de nos points de vue, déplacés par rapport à l'angle droit et obtus de la pensée objective, croyance en la vérité d'une réalité unique des objets et des marchandises. Cette croyance en l'unique réalité vraie totalement séparée des hommes vivants, objective toutes les pensées en les prenant elles-mêmes pour objets uniques et immuables; mystique de la certitude qui prend ses représentations réifiées pour le monde du vécu. C'est la nouvelle religion réaliste, prêchée par les grands prêtres de la science, vénérant la chose réelle bien contrôlée, séparée du contexte vivant incertain. La vérité objective, indépendante de l'expérience vécue, est le paradis spectaculaire des objets morts, croyance aveugle au dieu marchandise.

"Ne rien tenir pour assuré engage à combattre comme si rien n'était impossible7." La manière dont on se comporte dépend de la situation de notre histoire dans ses relations avec tout son environnement. "Le comportement est la cause première de toutes les stimulations. Ainsi la forme de l'excitant est créée par l'organisme lui-même. C'est lui qui choisit dans le monde physique les stimuli auxquels il sera sensible. L'organisme donne forme à son environnement en même temps qu'il est façonné par lui51."

"Le monde se présente comme un champ qui englobe l'ensemble de notre expérience, mais qui ne se laisse pas saisir en dehors de notre structure, de notre comportement et de notre cognition40."

Notre connaissance émerge d'un monde inséparable de notre vécu, dans notre corps, notre langage, notre culture et notre histoire.

Une redéfinition continue de ce qu'il convient de faire ne ressemble en rien à un programme, mais dépend de l'éventualité, de l'improvisation et de la flexibilité. Cette expérience vivante est une perspective en mouvement. Ses liens avec l'environnement ne sont pas objectifs, mais dépendent de la situation, des attitudes, de l'historique du système, des "perspectives créées par les propriétés sans cesse émergentes et du jeu de ses propres redéfinitions dans la cohérence du système entier39."

Tout rapport avec d'autres implique personnellement celui qui apprend à connaître expérimentalement, inscrivant ce vécu dans sa structure biologique. "L'expérience de la certitude est un phénomène individuel, aveugle aux actes cognitifs des autres, et se déroule dans la solitude qui n'est transcendée qu'au travers d'un monde créé précisément avec les autres38." Tout est relatif, alors tout est possible si on a la foi en l'objectivité des projections causales. "La croyance en la causalité remonte à l'idée que c'est moi qui agis, au départ entre l'âme et son activité. C'est donc une antique superstition 14!"

Notre expérience incertaine, sans point de référence indépendant de nous-même, est couplée à un monde environnant, rempli de diverses régularités qui résultent de nos histoires sociales et biologiques. Notre apprentissage de la connaissance est notre action propre ; en inventant l'expérimentation de la connaissance, nous nous construisons nous-mêmes en exprimant notre manière d'être vivant et autonome, avec d'autres dans notre environnement. "Le chemin se trace seulement par

la marche40." "Le chemin le plus long et le plus court nous emmène vers l'enfance où le monde rêvait de s'accomplir. Du fond de nous s'élève le souffle d'une vie dont la puissance balaiera la mort, ou du moins sa poussière, sous laquelle s'ensevelit l'existence7."

Si nous élargissons le contexte aux dimensions du vivant dans son histoire, nous pouvons opérer un décalage sortant du cadre réductionniste de cette mystique objectiviste, construisant ainsi un recadrage sur la situation. Ce recadrage ne peut s'effectuer qu'en dehors du contexte restreint de l'ordre des choses tel qu'il est. Il nécessite un renversement de perspective. Ainsi, c'est le sens accordé à la situation qui se retrouve changé. Cette conception du changement rejette la croyance en une réalité séparée du vécu, seule réponse véridique à l'exclusion de toutes les autres. Les faits uniques et purs n'existent que dans la tête des croyants qui les ont inventés.

Dès son observation un fait est représenté et interprété. Le langage lui-même est une interprétation de l'interprétation de cette observation. Parler ne veut pas dire que l'on sera entendu. La communication est un comportement de coordination réciproque déclenché mutuellement parmi les membres d'une unité sociale, impliquant leur couplage structural réciproque. Le domaine linguistique s'intègre à l'environnement dans lequel les coordinations linguistiques d'actions prennent place, et le langage apparaît à un observateur comme un lieu où l'on décrit des descriptions. Les mots sont des indices pour coordonner des actions par le langage. La conscience et l'esprit appartiennent au domaine du couplage social, opérant comme des sélecteurs du chemin suivi par notre dérive structurale dans son processus de changement historique. Les discours que nous générons constituent une partie de notre domaine d'existence, de notre environnement. En langageant nous coordonnons notre comportement, en synchronie dans l'histoire de la transformation continue du devenir de notre monde que nous construisons avec d'autres êtres humains.

Il est intéressant de revenir à l'étymologie du mot fait. Il est défini comme étant ce qui est du monde du réel, provenant de la racine latine *facere*. On retrouve cette même racine dans : rectifier, modifier, parfaire, édifice, bénéfice et profit. Le fait est l'image de la marchandise, il en est l'objectivation obligatoire dans le domaine de la pensée séparée, amputée de l'organisme penseur. Cette croyance mystique en une réalité véridique, séparée de la situation vécue, est la projection spectaculaire de cette soumission religieuse à l'ordre des marchandises.

Le recadrage de la situation, décalé dans un changement de perspective, peut nous aider à mieux discerner les opérations au moyen desquelles nous construisons notre expérience du monde, ainsi que la conscience d'effectuer ces opérations. Ceci peut nous aider à le faire différemment et ainsi le vivre mieux dans l'émergence d'un processus de changement. Il ne s'agit pas, ici, de vous exposer la solution parfaite, le moyen ultime d'établir la vérité d'une réalité absolue, mais seulement de considérer les possibilités des connaissances, élaborées par des organismes vivants dans le cours de leur histoire.

Capables de nous construire par nous-mêmes à partir de notre propre expérience, nous suscitons pour nous-mêmes un monde plus ou moins fiable, mais plutôt mieux adapté à notre volonté de vivre en synchronie, sans temps mort et sans entrave.

La volonté de changement ne suffit pas à le réaliser. Les pièges de l'objectivation généralisée se referment sur des paradoxes qui paralysent nos facultés. Nous sommes libres "de nous considérer nous-mêmes, soit comme des pions dans un jeu dont nous appelons les règles le réel, soit comme des joueurs qui savent que les règles ne sont réelles que dans la mesure où nous les avons créées ou acceptées, et que nous pouvons les changer47." La volonté de changement tombe couramment dans des pièges paradoxaux. Les recettes qui consistent à faire encore plus de la même chose, sont des solutions qui créent le problème. Par exemple, si on exige qu'une personne déprimée ait des sentiments de joie et d'optimisme, il en résulte qu'au lieu de connaître un épisode passager de tristesse cette personne est envahie de sentiment d'échec, de dévalorisation et d'ingratitude envers ceux qui font tout pour l'aider. C'est bien cela qui constitue la dépression. Par ailleurs, la volonté de

dormir, ou la volonté d'oublier ne sont efficaces que lorsqu'elles n'ont pas l'efficacité comme fin.

Celui dont l'indépendance requiert la suppression d'un objet extérieur en dépend justement lui-même, et ne saurait donc sans contradiction en désirer la destruction. C'est le paradoxe de tout opposant, du contrisme en général et du nihilisme. "Le nihilisme est en fait profondément lié à l'objectivisme. La simple absence d'un fondement objectif est réifiée en une absence objective de fondement qui peut continuer à servir de point de référence ultime⁴⁰." Le nihilisme se fige dans l'absence par son manque de conviction dans les possibilités expérientielles. Il s'agit ici, de faire la distinction entre comprendre l'impossibilité et ne pas comprendre la possibilité. Au lieu de chercher une solution efficace aux problèmes, il s'agit de chercher un problème qui corresponde aux solutions possibles. La recette négative nous propose une solution là où il ne peut pas y en avoir. Ces tentatives utopiques de changement par la suppression d'un objet étranger, dont elles dépendent, tendent à prolonger ou à faire empirer les conditions qu'elles devaient améliorer. Pour un nihiliste l'inaccessibilité du but ne sera pas imputée à sa nature idéaliste, mais plutôt à son impuissance personnelle, renforçant ainsi son incapacité à effectuer tout changement.

La recette idéale repose sur la croyance d'avoir trouvé la vérité. Cette religion idéaliste s'accompagne de la mission de prêcher la vérité afin de changer le monde, avec l'espoir qu'elle soit reconnue. Ceux qui ne veulent pas se convertir, ou refusent d'écouter, sont obligatoirement de mauvaise foi, c'est à dire de croyances maléfiques ; leur destruction, pour le bien de l'humanité, est ainsi justifiée.

La recette idéale est celle des religieux, des politiciens et de l'économie. Elle ne tient pas compte du contexte situationnel, autrement dit de l'histoire et est ainsi condamnée à la répéter. Son incapacité à effectuer tout changement provient du fait que sa solution unique et figée est son problème. Il suffit de croire que la modification concrète d'un problème dépend de la réalisation exacte d'un but idéal, dont la perfection est infinie, pour créer une situation paradoxale qui se clôt sur elle-même. En nous efforçant d'atteindre cet idéal, il devient inaccessible, rendant impossible ce qui était réalisable. L'inaccessibilité est un faux problème, mais la souffrance et la confusion qu'elle engendre sont bien réelles.

Il y a aussi ceux qui veulent à tout prix trouver une solution de changement à leurs problèmes avec leur feeling, spontanément. Ceux-ci tombent dans le piège du paradoxe : sois spontané. Il n'y a que deux solutions : soit ils obéissent à l'ordre de conduite et perdent ainsi leur spontanéité, soit ils désobéissent et ne peuvent plus se permettre d'être spontanés. La recette spontanéiste n'a pas de solution, le blocage qu'elle entraîne est inévitable.

La solution au problème de changement semble passer par le rejet du choix d'une solution. Ce recadrage de la situation modifie la perception du problème dans un changement de perspective. Cela peut paraître bizarre, inattendu, inexplicable, contraire au bon sens, sans explication des causes et de leurs effets, sans fondement où se raccrocher, mais ce recadrage a l'avantage de s'attaquer à la situation vécue ici et maintenant. C'est le déséquilibre de la marche qui permet le cheminement en synchronie incarnée dans son environnement, dans le parcours de sa propre histoire. Ce changement émerge spontanément, il dégage la situation du piège générateur de paradoxes que crée la réflexibilité de la tentative de solution. Il place la situation dans un contexte élargi, décalée dans une perspective de changement, dégagee des contraintes de la solution obligatoire, servitude volontaire à l'ordre des choses établies.

Le changement spontané ne produit pas une prise de conscience, avec comme fondement une vérité objective, mais nous plonge dans un nouveau jeu de dérivées situationnelles. En sortant à l'improviste du cadre de référence problématique, on arrive à une nouvelle perception de la situation, changeant ainsi le cours de notre histoire, augmentant le nombre des choix possibles. L'instant vécu se retrouve libéré des contraintes de la solution, dans le cours de sa dérive créative, invention personnelle en synchronie situationnelle. "Un tel événement, aussi bref

soit-il, ne nous permet jamais plus d'oublier que la situation pourrait tout aussi bien être complètement autre⁴⁷."

Ce jeu de renversement de perspective s'est exprimé dans ce que les situationnistes appelaient le détournement. Par sa remise en jeu globale, le détournement est un retournement subversif d'où émerge le changement spontané. "Renverser la perspective, c'est cesser de voir avec les yeux de la communauté, de l'idéologie... Dans la ligne de mire de mon insatiable désir de vivre, la totalité du pouvoir n'est qu'une cible particulière dans un horizon plus vaste. Si pauvre qu'elle soit, ma créativité m'est un guide plus sûr que toutes les connaissances acquises par contrainte... Nous n'avons pas choisi le renversement de perspective par je ne sais quel volontarisme, c'est lui qui nous a choisis... Le jeu où nous entrons est le jeu de notre créativité. C'est un jeu de qui-perd-gagne : ce qui est tu est plus important que ce qui est dit, ce qui est vécu, plus important que ce qui est représenté sur le plan des apparences. Ce jeu, il faut le jouer jusqu'au bout. Celui qui a ressenti l'oppression jusqu'à ce que ses os ne la supporte plus, comment ne se jetterait-il pas vers la volonté de vivre sans réserve, comme vers son dernier recours⁴⁵ ?"

Tout ce qui vient d'être exprimé ici, peut paraître à certains comme un peu complexe et difficilement acceptable. Les phénomènes de la vie courante sont parfois les plus difficiles à comprendre car ils sont intégrés à notre culture. Il ne s'agit pas de théoriser dans l'abstraction mais plutôt de le vivre en l'adaptant selon son bon désir. Ce texte n'est qu'un outil de communication, une trace, séparée de mon vécu situationnel par le temps mort de la représentation. L'observateur peut pourtant recadrer cet écrit comme une expérience dans le contexte d'une interaction communicative de nos couplages structuraux avec notre environnement commun. L'acte de communiquer se traduit "par le modelage mutuel d'un monde commun au moyen d'une action conjuguée : c'est notre réalisation sociale, par l'acte de langage, qui prête vie à notre monde³⁹."

Si, tout au long de ces pages, je ne fais qu'esquisser un parcours, qui n'est que ma dérive personnelle avec quelques jonctions fortuites entre divers points de vue, c'est que je n'ai rien à prouver selon la logique dominante. Je ne veux convaincre personne, car je n'ai aucune certitude à vendre. Je n'ai pas besoin de m'étaler dans des explications interminables, de type universitaire, si je ne me prétend pas expert, spécialiste de la pensée à suivre absolument. Il est évident que l'absence de certitude objective ne peut pas être acceptable pour un intellectuel qui établit sa connaissance sur une construction abstraite de l'esprit, à la recherche d'une vérité pure étrangère à toutes indéterminations situationnelles. Notre point de vue, décalé dans un changement radical de perspective, n'est pas supportable pour un intellectuel d'état, dont la profession ne peut se remettre en cause, en tant que spécialiste du savoir, expert servile de la pensée séparée. De ces conservateurs prétentieux, je préfère ne pas être compris. Ceux-ci ne manqueront pas de nous accabler de critiques vindicatives, se sentant attaqués dans les fondements de leur rôle objectif, confirmant ainsi leur soumission à l'ordre des choses immuables.

Les connaissances d'une pensée incarnée dans sa situation vécue, n'est pas une affaire de spécialistes, mais concerne bien chacun dans sa dérive structurelle avec d'autres, construisant ainsi de nouvelles perspectives, augmentant le nombre des choix possibles, libéré des certitudes restrictives et autoritaires.

L'autonomie retrouvant sa propre nature, suscitant de nouvelles possibilités libertaires, ne peut en aucun cas s'imposer, pour se répandre, comme une vérité à laquelle doivent se soumettre les incrédules. Nous construisons notre autonomie loin des dictateurs de pensées, en inventant, dans le cours des hasards désirés, des incroyances d'où émergent un vécu qui a oublié ses entraves réductrices.

Mon décalage est mon monde, ce n'est pas une théorie abstraite séparée. Je n'ai pas de disciples à convertir ! Si mon lecteur est curieux, il peut aisément se référer aux citations qui parcourent ce texte, qui n'est heureusement pas une fin en lui-même. S'il peut paraître à certains comme incomplet, il exprime alors l'urgence de développer une pensée situationnelle non autoritaire.

Nos actions suscitent le monde où nous devenons ce que nous devenons avec d'autres. Aveugles aux implications de nos actions, nous confondons l'image que nous projetons dans le spectacle avec l'être vivant que nous devenons dans l'invention collective de la vie sociale. C'est une confusion paradoxale que seule une expérimentation de la connaissance, incarnée dans son historique, peut dépasser dans un changement radical de perspective, ne subissant plus un monde extérieur objectivé, mais plutôt, transformant son univers avec d'autres dans de multiples interactions coopératives.

Vivre le présent dans son histoire continue, consiste plus à lâcher les prises de nos certitudes figées qu'à se battre contre les objets de nos représentations, comprenant que le corps et l'esprit sont naturellement en symbiose permanente. Tout se passe comme si l'on était né en sachant déjà jouer de la vie, sans temps mort, et comme si l'on n'avait à déployer de grands efforts que dans le but d'éliminer les habitudes qui empêchent cette virtuosité de se manifester sans entrave.

Contrairement aux croyants en une réalité séparée, objectivation de leur esprit schizophrène désincarné, pour nous, inventeurs d'incroyances, notre monde c'est notre vie. Nous ne détenons pas de vérité divine comme des étrangers dans un monde de confusion, mais cherchons et esquissons des chemins qui sont ceux que nous expérimentons en inventant ensemble des synchronies dans des situations débarrassées des croyances agrippées à leur certitudes aveugles, suscitant de nouvelles possibilités dans l'émergence du mouvement social, vivant dans sa propre histoire réinventée.

"Nous sommes les enfants d'un monde dévasté, qui s'essaient à renaître dans un monde à créer. Apprendre à devenir humain est la seule radicalité7."

Luka Stella, mars 1998

—

- (1) Programme des Nations Unies : rapport mondial sur le développement humain.
- (2) Le Monde Diplomatique.
- (3) Marcos, "La 4ème guerre mondiale a commencé", Chiapas 1997.
- (4) CERC (Association), Connaissance de l'Emploi, des Revenues et des coûts.
- (5) Le Monde.
- (6) INSEE..
- (7) Raoul Vaneigem, "Nous qui désirons sans fin", 1996.
- (8) Alternative Economique, Evénement du Jeudi, Marianne, Capital, Challenges, Le Monde Diplomatique...
- (9) Banque des Règlements Internationaux.
- (10) Rapport des Nations Unies.
- (11) Luccio Attinelli, "La chute de l'épervier", 1997.
- (12) Guy Debord, "Préface à la quatrième édition italienne de la Société du spectacle", 1979.
- (13) Einstein, lettre à Schrödinger, 1935.
- (14) Nietzsche, "Ainsi parlait Zarathoustra", 1884.
- (15) Article de Gabriel Stolzenberg, Docteur en mathématique. (Extrait de "L'invention de la réalité").
- (16) Edward T. Hall, "Au-delà de la culture", 1976.
- (17) Schrödinger, "La nature et les Grecs".
- (18) Schrödinger, "L'esprit et la matière", 1958.

- (19) Pierre Bourdieu, "L'essence du néolibéralisme", 1998
- (20) Guy Debord, "Commentaires sur La société du spectacle", 1988.
- (21) Ernst von Glasersfeld, 1981.
- (22) Friedhart Klix, "Erwachendes Denken", 1980.
- (23) Merleau-Ponty, "L'œil et l'esprit", 1964.
- (24) Heinz von Foerster, 1973.
- (25) Jean Piaget, "La construction du réel chez l'enfant", 1937.
- (26) Paul Watzlawick, "L'invention de la réalité", 1988.
- (27) Rupert Riedl (Extrait de "L'invention de la réalité").
- (28) Vico Giambattista, "De Antiquissima Italorum Sapientia", 1858.
- (29) Joseph Goebbels, 25 mars 1933.
- (30) Werner Heisenberg, "Physique et Philosophie", 1971.
- (31) Lynn Segal, "Le rêve de la réalité", 1986.
- (32) Schrödinger, "Science et humanisme", 1950.
- (33) Schrödinger, "Notes inédites pour le séminaire de Dublin", 1952.
- (34) Schrödinger, "Physique quantique et représentation du monde", 1933.
- (35) Edward T. Hall, "Au-delà de la culture", 1976.
- (36) Schrödinger, "La situation actuelle en mécanique quantique", 1935.
- (37) A. Einstein, "Œuvres choisies", 1953.
- (38) Humberto R. Maturana et Francisco J. Varela, "L'arbre de la connaissance", 1994.
- (39) Francisco J. Varela, "Invitation aux sciences cognitives", 1988.
- (40) Francisco Varela, Evan Thompson, Eleanor Rosch, "L'inscription corporelle de l'esprit", 1993.
- (41) Erwin Schrödinger, "Sur la théorie relativiste de l'électron et l'interprétation de la mécanique quantique", 1932.
- (42) Edward T. Hall, "la danse de la vie", 1983.
- (43) C. G. Jung, "Ma vie : souvenirs, rêves et pensées", 1978.
- (44) Guy Debord, "La Société du spectacle", 1967.
- (45) Raoul Vaneigem, "Traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations", 1967.
- (46) Edmond Couchot, "De l'optique au numérique", 1988.
- (47) Paul Watzlawick, J. Weakland, R. Fisch, "Changements", 1975.
- (48) Daniel C. Dennet, "Computer models and the mind", 1984.
- (49) Jerry Fodor, 1985.
- (50) Minsky, "La société de l'esprit", 1986.
- (51) Merleau-Ponty, "La structure du comportement", 1942.